

COMME LE GRAIN DE SÉNEVÉ

I

A la station de Plénée-Jugon, en Bretagne, par une de ces matinées ensoleillées d'octobre, si rares en ce pays, un prêtre portant barbe et manteau noirs descendit d'un wagon de troisième classe de l'omnibus en provenance de Saint-Brieuc. Ses voisins de compartiment lui firent passer ses bagages : une grande valise en bon état mais de qualité médiocre dont une étiquette trahissait l'origine : Galeries Barbès, Paris ; puis une autre plus petite et toute fatiguée. Perplexe, comme se demandant ce qu'il allait faire avec une si grande valise et où se diriger, il regarda autour de lui. Ne voyant dans la petite gare personne d'autre que le chef de station, il s'adressa à lui. Où pouvait-on trouver une voiture, ou pour mieux dire, y avait-il dans les parages quelqu'un qui le pût mener tout de suite à Coray. La question n'avait en elle-même rien de bien surprenant. Et pourtant, étonné, presque ahuri, l'employé regarda le prêtre et surtout les valises. Et à la question, il répondit par une question, comme n'en pouvant croire ses oreilles :

- Vous avez dit Coray ou Gouray, Monsieur l'Abbé ?

Pour Coray, c'est bien ici qu'il faut descendre, mais depuis que je suis en ce pays je n'ai encore vu personne qui veuille aller Coray avec des bagages. Et pour Gouray, il vous fallait descendre deux gares plus loin.

- Je veux aller à l'abbaye de Coray, mon ami. Trouvez-moi donc un moyen de transport, car avec cette valise-ci je ne puis faire treize kilomètres, dit tranquillement l'ancien abbé de Meylan, comme ne s'apercevant pas de l'ahurissement de l'employé.

- Mais, depuis cent cinquante ans, il n'y a plus personne à l'abbaye! Et l'on ne peut pas y coucher. Ce n'est plus qu'un amas de ruines : l'été j'y vais en excursion avec mes enfants... Si vous voulez visiter le monastère, vous pouvez sans inquiétude laisser ici votre valise.

Maintenant, quant à la voiture, il suffira de téléphoner à Jugon. Et vous pourrez l'avoir dans une heure. Pas question d'une auto, car après le village la route est trop pierreuse, vous n'y arriveriez jamais, mais une charrette fera l'affaire. D'ici ce soir vous pourrez faire l'aller-retour, tranquillement. Et si vous emportez de quoi ; vous pourrez même déjeuner à Coray à votre aise. Mais ça vous coûtera au moins quatre-vingts francs.

- Cela ne fait rien, commandez donc au plus tôt la charrette. Et dites au voiturier qu'il n'aura pas attendre, qu'il pourra s'en retourner immédiatement.

Le visage du chef de gare trahit l'envie d'une question, mais il se ravisa et répondit :

- Entendu ! Je vais téléphoner tout de suite au village. Dans une demi-heure vous aurez la voiture. Et il s'en fut.

Dom Bernard s'assit sur le banc devant le minuscule bâtiment. Dix heures du matin. La route ne saurait être si mauvaise qu'ils n'arrivassent à Coray à deux heures. Il aurait largement le temps jusqu'au soir de faire le tour de son domaine et de chercher un coin pour y dormir. Avec un peu de chance peut-être aurait-il même un bout de toit dessus sa tête, quoique la description de l'ancien propriétaire ne permit pas d'y trop compter. « Du monastère et de l'église bâtis voilà huit siècles, avait-il dit, il ne reste que quelques murs. Mais le nouveau bâtiment édifié à côté, au XVII^e siècle, ne s'est pas encore écroulé. A parler franchement, je n'oserais y faire coucher mon chien l'hiver. D'ailleurs, Monsieur l'Abbé, vous pourrez bientôt vous convaincre de tout cela, puisque vous avez l'intention de vous établir à Coray dès cet automne. En tout cas, n'allez pas vous en prendre à moi, je n'ai pas essayé de vous donner le change. » Voilà ce qu'avait dit, hier, l'ancien propriétaire quand Dom Bernard était allé le voir après avoir rendu visite à l'évêque de Saint-Brieuc,

- Merléac, le hameau le plus proche, se trouve à trois quarts d'heure à travers la forêt. Son curé est un brave homme qui vous accueillera de grand coeur. Mais il ne vous faut guère compter sur une aide matérielle de sa part ; il vit presque dans la, misère. Croyez-moi, Monsieur l'Abbé, trois villages bretons ne valent pas

un village normand ou provençal. Et quant à ceux qui vivent autour de Coray, si tant est qu'on puisse appeler vie leur existence misérable, mieux vaut n'en pas parler. Je peux vous prédire qu'ils ne vous donneront guère de satisfactions. Ils vivent comme vivaient leurs ancêtres, il y a cinq ou six siècles, coupés du monde, dans la superstition la plus noire. Ce sont d'étranges paroissiens et qu'il ne vous faut pas songer à convertir. Vraiment, je ne vous conseille pas de chercher à vous établir à Coray avant le printemps. Vous entreprenez là une tâche surhumaine. Je ne dis pas, si vous n'étiez pas seul! Mais si j'ai bien compris, vous avez l'intention d'y vivre seul pour le moment.

En cette douce matinée, à lumière discrète, qui venait de l'accueillir, lui, le pèlerin des montagnes lointaines, il avait le sentiment puissant que nulle privation, nul obstacle n'étaient insurmontables. Une étrange caractéristique de l'homme, c'est la faculté d'adaptation rapide à tout. Quand, en 1915, le jeune moine de Rosmadec avait échoué comme sous-officier dans la région de la Somme, il avait admiré ses compagnons d'armes. Beaucoup étaient tombés d'une vie confortable dans cet enfer qu'était la guerre. A Paris, ils auraient été malheureux si, deux fois par semaine, ils n'avaient pu se baigner et changer de chemise ; et ils se débattaient dans l'insomnie quand il leur arrivait de changer de lit. Ici, dans la tranchée bourbeuse, ils restaient des jours sans penser même à se raser. Quant à leur couche, ils dormaient aussi paisiblement sur la paille humide que jadis dans leur lit d'enfant. Il était naturel qu'un moine entraîné endurât tout, facilement, mais ces bourgeois... Si, à Coray, il lui fallait consentir de grands renoncements, à nouveau il s'imaginerait être au bord de la Somme. Il était soldat - *miles Christi* - un soldat qui luttait pour un autre royaume. Sans doute était-il préférable qu'il entreprît seul cette vie de Coray sinon le Père Anselme, du moins les jeunes qui le suivraient, risqueraient fort d'être arrêtés par le grand nombre des obstacles. Dans cinq ou six mois ils pourraient venir : une soupe chaude les attendrait et une couche tranquille. Peut-être était-il dans l'ordre des choses de lutter seul la lutte la plus dure.

Le soleil du matin était si délectable qu'il en ferma les yeux. Oui, Monseigneur de Saint-Brieuc, lui aussi, l'avait mis en garde contre les difficultés. Chacune de ses paroles avait dénoté une évidente bienveillance ; s'il avait désapprouvé le projet il aurait pu le manifester à Dom Bernard lorsque celui-ci lui avait écrit de Rumilly sollicitant son admission dans le diocèse, et la permission de fonder avec quelques compagnons une communauté contemplative, selon la Règle de Saint Benoît. La réponse s'était fait attendre, car l'évêque avait voulu connaître tout d'abord le point de vue de la Congrégation en la matière.

- Bien entendu, ce n'est pas pour votre affaire que j'ai fait le voyage de Rome ; il me fallait régler différentes questions se rapportant à mon diocèse, avait dit Monseigneur dans cette chambre aussi simple que celle d'un curé de campagne, mais profitant de l'occasion j'ai fait visite Son Éminence le Cardinal-Préfet de la Congrégation. Le Droit Canon, il est vrai, prévoit et règle le cas en question. Je tenais cependant à entendre l'avis de Son Éminence, puisqu'aussi bien il y avait certaines complications à l'affaire.

Il s'était tu et, comme pour atténuer la froideur de ses paroles, il avait souri au prêtre en soutane noire assis devant son bureau. Il avait semblé vouloir dire : e Oui, oui, tout Rome a parlé de votre histoire! Il est bien connu, maintenant, le nom de l'abbé de Meylan... »

Puis, il avait continué :

- Son Éminence le Cardinal-Préfet a été d'avis que je pouvais donner mon accord à la fondation de votre communauté. Comme je vous l'ai écrit, je consens donc que, comme prêtre de mon diocèse, vous vous établissiez à Coray et y réalisiez votre projet. Mais il est de mon devoir d'attirer votre attention sur certaines difficultés. Je ne veux pas parler des obstacles matériels que vous allez rencontrer dans les débuts, encore qu'il ne faille pas les sous-estimer. Soyez sûr que, de mon côté, je ferai tout pour vous venir en aide. Mais ce qui me semble surtout à craindre ; c'est que, devant l'état de délabrement de Coray, vous soyez submergé de tant de besogne que, de longtemps, il vous soit impossible d'aménager votre vie selon la Règle. Et alors à quoi bon vos

projets ? Pensez-y, Monsieur l'Abbé. Vous me disiez l'instant que vous comptiez être suivi dans quelques mois par cinq ou six religieux. Sans doute n'aurez-vous jamais assez d'argent pour embaucher de la main-d'oeuvre. Or, six hommes à travailler seuls pour rétablir un monastère, il y en a pour des années ! L'alternative est alors la suivante : ou besogner du matin au soir, et dans ces conditions comment observer la Règle ? Ou vivre selon la Règle en prévoyant seulement quatre ou cinq heures quotidiennes de travail manuel, ruais alors pluie et vent détruiront chaque jour le résultat des efforts de la veille. Enfin vous n'êtes plus un novice, vous avez mesuré l'ampleur de votre entreprise. Quant à moi, je ne vous demande qu'une chose si au bout d'un certain temps vous voyez que votre projet est irréalisable, faites taire tout amour-propre et revenez me voir avec vos compagnons. Dans le diocèse où naquit Renan, on a besoin plus que jamais de prêtres zélés et dévoués. Ceci dit, je serai le plus heureux des évêques si vous réussissiez à faire reflourir l'abbaye de Coray. Dans la situation précaire où vous êtes pour l'instant, Rome va suivre avec attention votre effort, et, en cas de réussite, elle vous fournira certainement les moyens de travailler plus efficacement. Que le Bon Dieu vous guide, Monsieur l'Abbé, vous et vos futurs compagnons !

Le chef de gare le tira de sa rêverie :

- Voilà la charrette, annonça-t-il.

Et, prévenant, il empoigna les deux valises de Dom Bernard.

- Si toutefois Monsieur l'Abbé se ravisait, c'est à sept heures trente que passe le train de Rennes, et neuf heures celui de Saint-Brieuc.

Visiblement, il ne pouvait se faire à l'idée que quelqu'un allât Coray avec deux valises, et ne fût, par ailleurs, disposé à révéler ce qu'il allait y faire. Encore si ce prêtre était peintre ! Mais, barbe à part, rien dans cet étrange ecclésiastique qui rappelât ces fantoches de Parisiens qui vous font un voyage de cinq cents kilomètres pour peindre sur une toile les ruines d'un monastère. A la fin, sa curiosité fut la plus forte, et quand Dom Bernard s'étant assis à côté du cocher, lui tendit la main pour lui dire adieu, l'employé demanda

- Mais, tout de même, quand est-ce que Monsieur l'Abbé compte s'en revenir ? Il vaudrait mieux s'y prendre d'avance pour la voiture. Une fois là-bas, vous ne trouverez personne pour vous ramener.

- Je ne sais pas, mon ami. Si tout va bien, et avec l'aide de Dieu, je resterai à Coray quinze ou vingt ans. Il semble donc un peu prématuré de s'inquiéter dès à présent de la voiture, ne pensez-vous pas ?

Le chef de gare crut à une plaisanterie. Mais pourtant que signifiait donc cette énorme valise ?

La charrette se mit en branle. La voilà qui passe sous le pont du chemin de fer et, entre des terres entourées de haies vives, se dirige vers Jugon. Et Dom Bernard de sortir son bréviaire et de commencer à marmonner. A Jugon il pria le conducteur de se procurer une ou deux bottes de paille et de les charger. Le vieux obéit sans mot dire, mais quand ils eurent dépassé le village et abandonné la grand-route pour un chemin de traverse où les trous d'eau et les ornières forçaient les chevaux à n'aller plus qu'au pas, alors il se mit à parler :

Au village on raconte que des moines vont venir Coray. Peut-être Monsieur l'Abbé en est-il ?

- Oui. Et qu'en disent les gens ?

Le vieux, comme s'il n'avait pas entendu, se mit à encourager ses chevaux. Et Dom Bernard préféra ne pas insister. Mais, au bout peut-être d'un quart d'heure, il eut la réponse

- Ces jours-ci j'étais chez l'épicier, justement quand on s'est mis à parler d'eux. L'épicier n'aime pas les curés. Il ne faut donc pas faire attention à ce qu'il peut dire là-dessus. Mais M. Bourguin, l'instituteur, va tous les dimanches à la messe et sa femme, elle aussi, est une âme pieuse. « Eh bien ! ils y tiendront pas longtemps, a-t-il dit, dans ce tas de ruines qui ne sert qu'aux hiboux. Et qui pensent-ils qui va les nourrir ? Le stock de manne est épuisé depuis longtemps, les Juifs étaient voraces. Ceux-là, il ne leur reste que la pluie, ils en auront plus que leur compte. » Et le receveur a ajouté : « Ce n'est pas de moines, grands diseurs de prières et qui mangent le pain des autres, que nous avons besoin,

mais bien de prêtres travailleurs. Ce n'est pas difficile de tourner le dos. au monde sous prétexte d'adorer Dieu, et pendant ce temps on fainéantise, les yeux au ciel. Si ça ne dépendait que de moi, je les mettrais chacun à la besogne. Ce n'est pas de mauvaise volonté que je parle ainsi, car je crois bien que notre curé pense comme moi. J'ai même eu l'impression qu'il n'est pas très chaud pour ces moines Et, d'ailleurs, il n'est pas bien certain qu'ils arrivent. A ce qu'on dit, les pères blancs de Rosmadec veulent les empêcher de s'installer. » « Ils flairent une sale concurrence », a fait l'épicier en riant, et il a ajouté encore quelque chose que je préfère ne pas dire.

Alors, ce serait donc vrai que ceux de Rosmadec faisaient front contre lui avant même qu'il n'arrivât Coray ? Ce n'est qu'en cet instant qu'il comprenait à quoi faisait allusion l'évêque d'Annecy quand, après son séjour Rumilly, Dom Bernard était allé lui faire ses adieux : « Mon cher abbé, bien naïf êtes-vous si vous imaginez que les gens de là-bas vont vous faire la conduite aux flambeaux jusqu'en votre monastère. Ne vous bercez pas de chimères. L'étape la plus dure vous attend à votre-arrivée. » Mais, hier, Monseigneur de Saint-Brieuc n'avait fait mention de rien de tout cela. Et si les religieux de Rosmadec entendaient s'opposer à l'établissement de l'ancien abbé de Meylan dans leur voisinage, ce n'était que par une intervention auprès de Saint-Brieuc qu'ils le pouvaient. Avaient-ils vu Monseigneur, et celui-ci n'avait-il pas voulu mentionner, hier, leur visite pour ne pas l'alarmer outre mesure ? Peut-être aussi leur avait-il donné à entendre que puisque Rome laissait faire, ils n'avaient pas à être plus catholiques que le pape. Mais ce n'était pas pour autant qu'ils auraient désarmé. Ce qui mettait le plus en danger l'avenir de Coray, ce n'était ni l'ignorance des gens de la contrée, ni la stupidité des sages du village, mais la lucidité de son ancien confrère, l'abbé de Rosmadec.

Cela, il l'avait d'ailleurs déjà senti à Rumilly. Il n'avait pas quitté la chambre d'invité du couvent, écrivant lettre sur lettre, prenant des notes et point par point, élaborant le régime de Coray. Même les religieuses il ne les voyait qu'à la messe de l'aube ; il la célébrait chaque jour sur la demande de la supérieure. Mais les

vagues immondes du monde extérieur avaient gagné même ce pur îlot. Un matin il avait reçu une lettre ; l'auteur anonyme en était « une personne qui lui voulait du bien », et il avait été impossible de ne pas sentir l'intention menaçante derrière les mots pleins d'onction.

« Nous sommes nombreux, en ce pays,, à nous inquiéter de votre avenir, Révérendissime Abbé. L'affaire de Meylan s'est terminée d'heureuse façon, le monastère a. retrouvé sa quiétude, les religieux se sont soumis de bonne grâce aux ordres de l'autorité suprême et ne pensent plus à vous que, dans leurs prières. Si jusqu'aux événements de la semaine passée quelques-uns s'enthousiasmaient à l'idée de la fondation d'un nouveau monastère - et leur Ordre ne leur en veut pas, incriminant leur seule jeunesse - aujourd'hui, eux aussi, se rendent compte clairement que cette expérience est d'avance vouée à l'insuccès. D'ailleurs, dans tous les monastères, jusque Meylan et y compris, le bruit court que le Révérendissime Abbé a renoncé à son dessein et que ce n'est qu'en séculier qu'il entend désormais mettre à profit son zèle et son talent pour le salut des âmes. L'auteur de ces lignes - le Révérendissime Abbé ne doit pas douter de son entière bienveillance n'a qu'une chose à ajouter : après tout ce qui s'est passé, voilà bien l'unique chemin viable. Il n'est pas douteux, en effet, que l'évêque de Saint-Brieuc, à l'autorité de qui est soumise l'abbaye que vous savez, l'évêque de Saint-Brieuc donc ne saurait accorder son consentement à un tel projet. Mais, au reste, nous sommes bien tranquilles. Ce bon sens dont le Révérendissime Abbé fit preuve naguère en résignant ses fonctions abbatiales de Meylan, ce bon sens le préservera de toute démarche inconsiderée... »

Dom Bernard n'avait même pas achevé la lecture de ce message hypocrite qui brûlait sa main comme si ses blessures en lente guérison se fussent subitement rouvertes. Mais, deux jours plus tard, une nouvelle surprise lui avait été réservée. Mère Joséphine, la supérieure, avait frappé à sa porte et, le visage énigmatique, avait prié Dom Bernard de bien vouloir consentir à ajourner le voyage qu'il envisageait de faire à Paris. A Chambéry et

à Annecy on était persuadé qu'il était résolu à s'établir à Coray même si Mgr Lamotte-Chauffier n'y donnait pas son consentement. On allait même jusqu'à dire que s'il se rendait à Paris, c'était pour solliciter l'appui de l'Action Française, consommant ainsi la rupture avec Rome.

« Mais qui donc, ma Mère, vous a régälée de cette ineptie ? Si le Bon Dieu ne veut pas que j'obtienne l'autorisation demandée - ce qui est fort possible, la réponse de Monseigneur a même déjà dû arriver - je me fixe chez vous. Monseigneur d'Annecy m'y agréera d'autant mieux qu'il me sait votre directeur spirituel. L'idée de m'établir à Coray sans approbation ne saurait me venir même en rêve. Et d'ailleurs, dans ces conditions-là, comment quelqu'un m'y suivrait-il ? Si un de ces jours vous voyez à nouveau la personne qui vous a fait ce raconter, veuillez lui dire : L'ancien abbé de Meylan ne saurait perdre la tête au point de commettre de tels actes, que certains s'en servissent contre lui pour leur justification ultérieure. Si je veux aller à Paris, c'est pour solliciter l'intervention de Son Excellence l'évêque de Versailles, afin de hâter la décision de Monseigneur de Saint-Brieuc. Si dans quinze jours je ne suis pas de retour, cela signifiera que j'ai obtenu mon autorisation et me trouve à Coray. Quant à vous, ma Mère, n'écoutez point les sots ni les semeurs de discorde, et priez pour moi. » Mais il n'y eut pas besoin de l'intervention de l'évêque de Versailles : la réponse de Mgr Lamotte-Chauffier était arrivée le lendemain, et dès les premiers jours d'octobre, l'ancien abbé de Meylan avait fait ses adieux au petit couvent de la rue Lamartine.

Le vieux breton descendit de la charrette et conduisit ses chevaux à travers le gros tas de pierre qui barrait la route.

- Et vous, quelle est votre opinion sur ceux qui veulent s'établir à Coray ?

Pas de réponse. La voiture grimpait à présent une colline en pente douce. Un long moment s'écoula, et Dom Bernard, qui avait renoncé à recevoir une réponse, écoutait maintenant le vieux

- Voyez-vous ces aunes, Monsieur l'Abbé ? Le vent du nord, le noroît comme on dit chez nous en Bretagne, les a ployés. Vidés du dedans, tout noueux, stériles, ils ressemblent aux vieux qui s'en

reviennent des champs, tout lentement, vers la maison. Mais le noroît n'a pu venir à bout des arbres. La terre leur colle aux racines. Ceux qui n'ont pas des idées comme tout le monde, le même sort les attend : le vent de la vie les courbe, leurs graines tombent dans les orties, mais ils ne se laissent pas abattre. Tout autour de Coray on ne voit pas d'autres arbres que ceux-là, il est donc dans l'ordre des choses que de tels hommes s'y implantent.

Il se tut et son visage fripé donnait l'impression que lui-même était en train de méditer sur ce qu'il venait de dire. Et il ajouta
- Ma cadette est Visitandine à Vitré. C'est bien à contre-cœur que je l'ai laissé partir : on avait besoin d'elle à la maison, ma femme était malade. Mais si maintenant elle voulait retourner chez nous - il y a déjà cinq ans qu'elle est là-bas - je lui dirais « Vois-tu, Maryvonne, quand tu t'en es partie, je me suis dit en voilà une sottise! Mais comme je savais que tu étais têtue, je n'ai même pas essayé de te retenir. Mais à présent c'est moi qui te dis de rester jusqu'à ton dernier jour dans ton couvent de briques rouges. Puisque tu as voulu devenir la servante de Dieu, à présent sers-le fidèlement. Voilà ton devoir. Nous autres, Bretons, nous avons-toujours fait notre devoir. »

Il respira profondément, puis, sans avoir regardé Dom Bernard, il continua :

- Maintenant, si Monsieur l'Abbé veut savoir ce- que j'en pense, je ne peux lui dire que la même chose. C'est à une folie que vous vous êtes attelé. Seulement, cramponnez-vous-y jusqu'au bout.

Autour d'eux le paysage changeait sans cesse ; ils traversèrent un taillis, puis à nouveau des collines parsemées de bruyères. Pas âme qui vive, pas la moindre trace de maison ni de ferme. Ils avancèrent ainsi une heure et demie de temps Dom Bernard s'était replongé dans la lecture de son bréviaire et ne levait les yeux que lorsque la charrette brinquebalait exagérément dans cette suite de bosses et de crevasses qui de route n'avait que le nom.

- Nous serons bientôt à Coray, fit après un temps le vieux Breton. Là c'est la forêt de Coray. A ce qu'on dit, dans le temps elle appartenait. à l'Abbaye.

- Avant de vous en retourner, vous voudrez bien me montrer le chemin de Merléac. Il doit passer à travers la forêt. Demain matin je veux aller au village.

Le coeur de Dom Bernard tressaillit quand, au détour du chemin, des ruines apparurent à l'orée d'un bois. Voici donc cette Abbaye de Coray pour laquelle il avait tant enduré déjà! Deux énormes murs parallèles, les restes de l'ancienne église et, à côté, ce bâtiment semblable à un grenier qui les abriterait jusqu'à ce qu'ils aient bâti le nouveau monastère. Il descendit de la charrette et, - sans souci du vieux, s'agenouilla sur l'ancien emplacement de l'autel. Ces murs rongés, comme ils en avaient dû voir pendant huit siècles! Si maintenant ils pouvaient résonner, une mélodie s'élèverait alternant des *Te Deum* et des *Requiem*. Combien de souvenirs, que de soupirs muets d'enthousiasme extatique conservaient-ils en eux! Et, après un silence de cent cinquante années durant lesquelles ils n'avaient entendu que l'éternel mugissement des vents, ils contemplaient à leur pied un homme prosterné, implorant du Seigneur la force de continuer le travail entrepris huit siècles auparavant.

Le vieux lui effleura l'épaule.

- J'ai porté les valises et la paille dans la bâtisse. Pour l'instant, suivez-moi, Monsieur l'Abbé. A nous deux on trouvera bien un coin où vous pourrez vous abriter. Après, vous aurez tout le temps de prier.

Ils entrèrent dans le bâtiment à un étage. De portes et de fenêtres il ne restait que la trace, certains murs étaient noirs de fumée et l'escalier de bois conduisant à l'étage fit entendre un craquement inquiétant quand Dom Bernard y posa le pied. Pour l'instant il devrait se contenter d'une salle du bas. Il n'avait que l'embarras du choix entre de nombreuses pièces alignées comme les cellules d'une prison à demi incendiée. Le sol détrempé, bosselé, permettait de conclure au piètre état de la toiture. Il lui fallait choisir une pièce dans laquelle, après une nuit de pluie, il ne s'éveillât pas inondé. De son coup d'oeil expert le vieux désigna l'une d'elles. Il y porta les deux bottes de paille ; de ses mains

soigneuses, il prépara une couche dans le coin le plus éloigné de la fenêtre, puis rangea les valises à côté.

- Vous n'aurez pas peur, la nuit, Monsieur l'Abbé ? Moi, je ne pourrais pas fermer l'oeil s'il me fallait rester ici, la nuit, seul dans cette bâtisse abandonnée. Et on ne peut même pas appeler au secours, il n'y aurait personne pour vous entendre.

De qui aurais-je peur, mon ami ? (Qu'il était beau le sourire de ce prêtre!) Je m'endors en pensant à Dieu, l'homme n'a rien à m'enlever ; quant au diable, il a assez à faire, la nuit, dans les villes.

L'autre eut un mouvement des épaules. Possible que l'abbé eût raison. N'empêche qu'il ne resterait pas seul ici, la nuit, quand bien même on lui offrirait les terres environnantes. A vrai dire, elles ne valaient pas grand-chose, envahies qu'elles étaient par toutes ces broussailles. Il lui restait montrer le chemin de Merléac, puis il s'en retournerait. Non, mais Monsieur l'Abbé ne s'imaginait pas qu'il allait accepter ces quatre-vingts francs!

- Non, non. Si Maryvonne apprenait que j'ai accepté de l'argent d'un prêtre qui n'avait que deux valises pour toute fortune, elle me ferait une de ces sorties... Que Monsieur l'Abbé en achète plutôt un bon lit de camp. Dans un pareil endroit il ne faut pas vouloir coucher trop longtemps sur le sol. Et si une affaire appelle Monsieur l'Abbé à Jugon, il peut toujours entrer chez le vieux Dominique Le Gurun pour casser la croûte. Allons, ajouta-t-il, bourru, je m'en vais vous montrer le chemin de Merléac ; ensuite je vous laisse seul.

II

« L'alternative est la suivante, lui avait dit l'évêque de Saint-Brieuc : ou besogner du matin au soir, et dans ces conditions comment observer la Règle ? Ou vivre selon la Règle en prévoyant seulement quatre ou cinq heures quotidiennes de travail manuel, mais alors pluie et vent détruiront chaque jour le résultat des efforts de la veille. » Cette phrase revint à la mémoire de Dom Bernard quand le vieux Breton eut disparu, et qu'il s'en retourna vers le bâtiment. Oui, Monseigneur avait touché à l'essentiel en formulant ce dilemme ; et pourtant il n'avait pas raison : Saint Benoît envisageait ces difficultés du début et permettait qu'en cas de nécessité les moines travaillassent davantage. En outre, au lieu du travail intellectuel la *lectio divina* - ses fils pouvaient opter pour la prière : or, ne pouvait-on prier autrement qu'avec les mains jointes ?

Il sortit de la grande valise les affaires les plus nécessaires : le réveille-matin, récemment acheté, qui, pour un certain temps, remplacerait la cloche de l'angélus de l'aube, la lampe à pétrole, le réchaud à alcool, les deux petites casseroles, la cuiller en fer-blanc et rangea le tout sur le rebord de la fenêtre. Le réveil marquait deux heures et demie : après la sieste prescrite par la Règle, suivait le travail jusqu'aux Vêpres. Pas un instant il ne songea à passer ce premier après-midi à inspecter les lieux ; en être discipliné, il ignorait cette tournure d'esprit qui consistait à remettre au lendemain. Il n'avait pas apporté d'outils avec lui, demain après la messe il en achèterait à Merléac. Pour l'heure, il s'agissait de savoir de quoi il aurait besoin. Il ôta son manteau et son chapeau noirs, empocha son carnet et quitta la cellule.

Un instant ; il eut envie de retourner aux ruines de l'ancien monastère et de l'église pour essayer, en se basant sur les vestiges, d'en relever le tracé, et pour voir ce qu'on en pourrait sauver ou restaurer. Déjà, il se mettait en route, mais après quelques pas, il s'arrêta net, non, il surmonterait sa curiosité, il avait bien mieux à faire ici, autour de la bâtisse du nouveau monastère, car c'était là

qu'ils habiteraient provisoirement. Il retourna au bâtiment dont la froideur l'avait fait fuir quelques instants plus tôt, là, parmi les ruines séculaires ; et parcourant les pièces l'une après l'autre, il s'efforça de dresser un plan exact. Bien sûr, il était difficile de tirer des conclusions tant qu'il ne connaissait pas l'étage supérieur. A nouveau il essaya d'y monter, s'arrêtant à chaque marche, malgré les gémissements de la carcasse de bois comme indignée qu'on eût osé l'éveiller après un siècle et demi de rêve ; enfin, il atteignit l'étage. Il y découvrit une grande salle, sans doute le dortoir commun de jadis. Le temps avait sérieusement endommagé la toiture du bâtiment, elle laissait transparaître de larges bandes du blême ciel d'automne ; et le plancher était tout vermoulu. A côté du dortoir, il découvrit deux pièces plus petites dont il ne sut établir la destination. S'il arrivait à restaurer cet étage, il y aménagerait des chambres d'hôtes : bien entendu, à Coray on aurait moins de visites qu'à Meylan où toute une aile était réservée aux hôtes, mais s'il se trouvait des gens que n'intimidassent ni la dis tance ni les privations, ils méritaient d'être accueillis en toute cordialité. Pour l'instant, il ne pouvait être question d'entreprendre la restauration de l'étage ; quand le Père Anselme serait là, à eux deux ils mettraient peu à peu bon ordre à tout cela.

Mais quand donc arriverait le Père Anselme ? Un mois s'était écoulé depuis les événements de Meylan sans que celui-ci se fût manifesté par le moindre message. Il est vrai que le Père Anselme ne pouvait savoir où se trouvait son ancien Abbé. Mais Dom Bernard n'en avait jamais douté un instant : dès qu'il se serait fait relever de ses vœux, son compagnon le rejoindrait Coray. Quant aux jeunes, il avait moins d'assurance à leur égard. L'auteur anonyme de cette lettre devait avoir son idée en lui indiquant que les religieux ne pensaient à leur ancien abbé que dans leurs prières et que les jeunes eux-mêmes se rendaient compte de l'impossibilité du projet. Mais il n'avait jamais compté être suivi par tous ses fils. Bien heureux s'estimerait-il s'ils se trouvaient quatre ou cinq à Noël. Et puis, la nouvelle de la renaissance de Coray se répandrait vite, et sans doute se rencontrerait-il des gens du siècle pour désirer vivre selon la Règle de Saint Benoît. Il y aurait là différents

problèmes à résoudre Coray n'étant qu'une simple communauté de religieux, il faudrait une autorisation spéciale de Monseigneur pour y venir faire ses études. Mais c'était encore là de lointains soucis...

Il descendit précautionneusement, puis fit le tour du bâtiment. Les murs étaient en bon état, mais tout alentour du monastère l'herbe folle à hauteur d'homme n'était autre un spectacle édifiant. Une fois terminés au dedans les travaux les plus pressants - il s'agirait avant tout de poser portes et fenêtres et d'installer quelques meubles il pourrait s'attaquer à cette jungle. Et où qu'il le posât, son pied heurtait d'énormes pierres, comme si une explosion eût fait sauter l'ancien monastère. Peut-être ces blocs étaient-ils des restes de l'époque où l'on avait bâti le nouveau monastère avec les débris de l'ancien.

Derrière le bâtiment, à proximité des ruines, il remarqua des traces de roue en direction de la forêt du côté où devait se trouver le chemin de Merléac. En une autre saison, il aurait pensé à des excursionnistes. Mais en cette fin d'automne où les belles journées comme celles-ci étaient un rare présent, il était peu probable que des touristes eussent voulu visiter le monastère. De plus, la profondeur de ces empreintes indiquait les visites fréquentes. Qu'avait-on à faire dans cette abbaye abandonnée. On verrait bien.

A une cinquantaine de mètres du bâtiment, il découvrit le vivier. On ne pouvait apercevoir le ruisseau qui l'alimentait, car une véritable jonchaie s'était formée tout autour, mais le glouglou de l'eau l'orienta. S'il arrivait à arracher cette jonchaie et à curer le ruisseau, il pourrait y avoir du poisson en abondance. Le jardin donnerait assez de légumes, on n'aurait plus à se soucier que du pain. Mais quel rêve lointain, tout cela! Pour l'instant, il se contenterait de ces quelques conserves que Mlle de Chevron lui avait achetées au dernier moment près de la gare Montparnasse, quand elle avait appris qu'il n'emportait pas la moindre provision. « Si le Père Robert vivait, il me suivrait certainement », avait-il dit à la gare à M. André de Chevron qui, dès le début, avait appuyé le projet de la nouvelle fondation. M. de Chevron n'avait pas encore pu prendre son parti de la mort brutale de son fils ; quand le train

avait démarré, les yeux de la jeune fille n'avaient pas été les seuls à se mouiller de larmes. Tous trois, ils avaient alors pensé au jeune religieux qui reposait depuis deux ans dans le cimetière de Meylan.

Il retourna tout doucement dans sa cellule, récita les vêpres en utilisant le psautier que le frère Jean-Baptiste avait composé en secret. Les yeux du vieux frère avaient brillé de joie quand il avait apporté dans le bureau abbatial le livre aux enluminures encore incomplètes ; mais au lieu de reconnaissance, ç'avait été des paroles de blâme qu'il avait reçues. Les étrangers s'étaient fourvoyés sur le compte de Dom Bernard en imaginant que le projet de Coray se cachait depuis des années tout prôt dans son tiroir. Seule la résolution vivait en lui, et bien qu'il eût espéré jusqu'au bout que son ordre approuverait sa résolution, à Meylan il ne s'en était pas occupé en détails. Ce psautier avait été son unique préparatif pour Coray. Il ne serait pas étonné si le frère Jean-Baptiste, devançant le Père Anselme, arrivait à l'improviste un de ces jours. Dans les débuts Dom Bernard avait supposé que ce vieux frère qu'il avait trouvé en 1922 à l'abbaye, avait fini, au bout de quarante ans, par se lasser de Meylan et que son désir de venir à Coray n'était qu'une manifestation de curiosité. Aussi l'avait-il interrogé à ce sujet, mais le frère Jean-Baptiste avait répondu, le visage grave : « Une nuit, alors que je n'avais même pas entendu parler de Coray, Saint Benoît m'est apparu en rêve et m'a dit :

« Bientôt tu quitteras cette maison pour suivre ton abbé dans une autre où tu verras encore des choses étonnantes. N'hésite donc pas, le moment venu. » Ainsi je ne fais qu'obéir à cet ordre. Malgré ma vieillesse, je peux encore travailler quelques années. Cher vieux frère Jean-Baptiste, puisse-t-il bientôt se montrer avec son long crâne poli, si lisse que comme l'avait remarqué M. de Chevron, en plaisantant - l'on n'aurait pas besoin de miroir pour se raser, à Coray...

A ce moment, il s'avisa qu'il n'avait pas mangé depuis le matin. Un café noir et deux croissants étaient bien insuffisants pour toute une journée, même pour un moine. Six heures et quart, il fallait préparer la collation avant que la nuit ne tombât. Mais une surprise désagréable l'attendait : Mlle de Chevron avait oublié de lui acheter

un ouvre-boîte. Tant pis, ainsi il jeûnerait toute la journée, en action de grâces à Dieu pour l'avoir, après tant de tribulations, conduit à Coray. Il mangea un morceau de pain trouvé dans sa valise, puis alluma la lampe à pétrole, s'assit sur une des valises et, se servant de l'autre en guise de table, il se plongea dans la lecture d'un ouvrage sur l'histoire de l'Abbaye de Coray, édité par un pieux ecclésiastique en 1880. Du côté de l'escalier des craquements se faisaient entendre de temps à autre comme si quelqu'un y montait et le vent commença bientôt son office nocturne ; mais le nouvel habitant du monastère était si profondément plongé dans le passé qu'il n'entendait rien.

Il ferma le livre et resta quelques instants immobile, assis sur sa valise devant le grand trou noir de la fenêtre, face à la nuit. Ainsi l'histoire de l'Abbaye de Coray s'interrompait en 1791 pour ne reprendre qu'aujourd'hui. Dans la terre que fécondaient les corps, depuis longtemps poussière, de milliers de moines, le 17 octobre 1936 - étrange coïncidence, les premiers habitants de Coray s'étaient fixés ici le même jour - un grain de sénevé venait de tomber. Ce qu'il en adviendrait, Dieu seul le savait. A peine avait-il touché terre, le vent pouvait l'emporter ; le noroît qui soufflait de la mer, courbant au levant tout arbre sur sa route, faisait maintenant ce tumulte tout alentour du monastère comme s'il voulait ressusciter les morts. Mais il se pouvait que le grain parvenu jusqu'ici depuis les montagnes de Savoie prît racine en cette terre et devînt avec le temps une vigoureuse plante. On verrait bien. Lui il ferait de son mieux, le reste était l'affaire de Dieu.

Il se mit debout, sortit le psautier et, à la lueur vacillante de la lampe à pétrole, il commença les complies. Au lieu du choeur des religieux de Meylan, c'était le vent qui répondait en un murmure sans fin. Dès le premier psaume l'ancien abbé eut un sursaut d'étonnement : tous les vers de l'office semblaient le concerner. « Quand je l'ai invoqué, Dieu, protecteur de ma justice, m'a exaucé ; vous m'avez délivré dans l'angoisse. Ayez pitié de moi et exaucez ma prière. Fils des hommes, jusques à quand aurez-vous le coeur appesanti ? Pourquoi aimez-vous la vanité et cherchez-vous le mensonge ? Mais sachez que le Seigneur a glorifié son saint, le

Seigneur m'exaucera quand je crierai vers lui... La lumière de votre face est empreinte sur nous, Seigneur ; vous avez mis la joie dans mon cœur. Mes ennemis ont eu en abondance le blé, le vin et l'huile. Pour moi je m'endormirai et me reposerai en Lui dans la paix. Parce que vous seul, Seigneur, vous m'avez établi dans l'espérance.»

Dom Bernard se courbe profondément, plus bas que son ombre sur le mur. Il songe aux jeunes moines de Meylan ; en cet instant eux aussi pensent à leur ancien abbé. Et son front se courbe encore davantage vers la terre au moment où il prie pour ses ennemis d'un cœur humble, apaisé.

Puis, il sort la couverture grise achetée aux Galeries Lafayette - « Voulez-vous aussi une courroie pour qu'elle ne glisse pas du cheval ? » lui avait demandé le vendeur - se l'enroule à la taille, souffle la lampe et s'étend sur la paille. A Meylan, il lui arrivait fréquemment de rester les yeux ouverts dans l'obscurité jusqu'à minuit, soucieux des affaires du lendemain ; mais aujourd'hui, la tête reposant sur son bras il s'endort instantanément.

III

Quelques années plus tard, si l'on évoquait devant lui les premières semaines passées à Coray, ces semaines de la grande solitude, Dom Bernard avait un sourire doucement triste comme si le souvenir lui en était tout ensemble douloureux et agréable. Et si quelque ami du monastère, ne se contentant pas de ce sourire et dédaignant le silence de l'ancien Abbé de Meylan, lui demandait ce qui était arrivé au mois d'octobre 1936, il recevait la réponse suivante : « Relisez l'histoire de Robinson, et alors vous vous en ferez une idée. Avec cette différence que Robinson avait un Vendredi et était libre de faire ce qu'il voulait. Tandis que moi j'avais la Règle pour me commander. » Il aurait pu ajouter que Robinson avait réalisé ses exploits étonnants dans l'imagination d'un gentleman anglais tandis que Coray n'appartenait nullement au domaine de la fantaisie. Au désir du visiteur d'en entendre davantage, Dom Bernard ne répondait que par son sourire. Une fois cependant et une seule, il sortit de sa réserve. Encore ne fut-ce pas de son plein gré, ni surtout par vantardise. Ce fut pour répondre aux instances de M. de Chevron qui voulait procurer à Dom Bernard la somme nécessaire à la restauration de l'église de Coray. Sachant comment s'y prendre avec les milieux blasonnés du quartier Monceau, auxquels il appartenait lui-même, il voulait s'efforcer de leur extorquer le plus d'argent possible en leur peignant les privations de l'ancien abbé de Meylan. Caprice d'un aristocrate désœuvré, et sans doute Dom Bernard lui eût-il répondu aussi laconiquement qu'aux autres, s'il avait soupçonné pourquoi M. de Chevron s'intéressait aux difficultés, aux privations des débuts de Coray. Mais il imaginait que son protecteur voulait détruire, une fois pour toutes cette accusation sans cesse renaissante que l'ancien abbé de Meylan était venu à Coray poussé par un goût d'aventure et qu'il y vivait dans le confort et l'abondance grâce aux libéralités de quelques grands seigneurs blasés et opposés aux milieux ecclésiastiques officiels,

« ...Mes adversaires me suspectent à tort de penchants littéraires, écrivit-il dans cette lettre. Pourtant, je n'ai pas pris la moindre note sur mes premières semaines à Coray. Je n'avais ni le temps ni l'envie de perpétuer par un écrit les événements du début - pour être plus exact, je devrais dire le manque d'événements du début, car entre le 17 octobre et le 8 novembre, date de l'arrivée du Père Anselme, aucun événement extérieur ne survint. A moins que l'on puisse taxer d'événement ce fait qu'un matin en rentrant de Merléac, je trouvai sous la porte une lettre dont l'auteur me sommait purement et simplement d'abandonner Coray au plus tôt, faute de quoi la population scandalisée des environs incendierait les bâtiments et moi avec. Ils n'ont pas jusqu'ici mis à exécution leur menace ; à vrai dire, c'eût été assez difficile à cette époque de l'année, car il pleuvait sans arrêt. Mais j'en conclus à la nécessité de changer ma couche provisoire - deux bottes de paille soigneusement disposées - contre un lit de fer qui serait moins facilement la proie des flammes. Toutefois, si rien ne m'advint durant ces premières semaines, je ne puis dire que je m'ennuyais. Quand vous me fîtes visite, le printemps suivant, votre visage trahit une certaine surprise. Et pourtant je vous avais prévenu de l'état de délabrement du bâtiment et de l'insuffisance de l'ameublement. Si vous aviez vu tout cela les premières semaines! Chaque nuit, je changeais de coin avec le vain espoir de m'éveiller l'aube sui vante sans être trop mouillé, ce qui est désagréable même si l'on a du linge et des vêtements de rechange. Or, je dois l'avouer, je ne possédais que ce que j'avais sur moi. Maintes fois, le sacristain de Merléac me regarda tout étonné quand j'apparus ainsi, la soutane mouillée, à l'église. Mais, par bonheur, il pleuvait souvent le matin vers six heures, il pouvait ainsi supposer que je venais de me mouiller en chemin.

« Les quelques conserves que j'avais reçues de Mlle de Chevron s'étaient vite épuisées : il me fallut donc me préoccuper de ma nourriture et du matériel de cuisine. La cheminée était en assez bon état, mais je n'étais pas très expert en art culinaire ; aussi me fallut-il longtemps me contenter de pommes de terre tantôt cuites sous la cendre, tantôt bouillies, ce qui, même après Meylan,

était une alimentation passablement monotone. Je ne m'en plaignais pas, car cela avait l'avantage de ne m'occuper qu'une demi-heure par jour à peine. Plus tard, je me souvins de cette sorte de fougasse que le Curé d'Ars se préparait lui-même en pétrissant des pommes de terre bouillies et de la farine, et il s'en nourrissait pendant des mois. Je suivis son exemple, et depuis, je ne pensais plus à varier mon menu. L'insuffisance de ma nourriture et de mes ressources financières ne me fut une gêne que lors de la visite inopinée que me fit un jour le curé de Merléac. Soit par politesse, soit par curiosité, il accepta mon invitation irréfléchie. Il dut bien s'amuser quand, pour commencer, à défaut de chaise, je le fis s'asseoir sur une - petite valise. Que n'aurais-je donné pour améliorer d'un morceau de lard la pomme de terre qui se refusait à glisser dans son gosier. Je crois qu'il ne goûta pas davantage la fougasse qui suivit - je ne m'avisai en effet que bien plus tard qu'il fallait mettre un peu de sel dans la pâte -mais par une suprême preuve de courtoisie, il s'informa de la recette. Ce qui me chagrina le plus, ce fut qu'à Paris, je n'avais acheté assiette et couvert que pour une personne et qu'il me fut ainsi impossible de déjeuner en même temps que mon hôte. Pour tout dire, je n'aurais pas eu où m'asseoir.

« Mais il ne s'agissait là que de désagréments mineurs, Après tout, il n'est pas tellement plus agréable de dormir par vingt degrés de froid dans une pièce non chauffée que de se mouiller un peu pendant le repos de la nuit ; quant à la nourriture, un religieux n'en a pas grand souci, l'essentiel est qu'il ait quelque chose dans l'estomac. Mais j'avais besoin de toutes mes forces pour vivre réellement selon la Règle comme je l'avais décidé. Il était passablement malaisé de suivre les préceptes de Saint Benoît seul, sans ameublement convenable, dans un bâtiment abandonné depuis cent cinquante ans et dont les pièces du bas avaient servi en dernier lieu d'étable. Je ne pouvais que rarement travailler aux alentours du monastère en raison des pluies incessantes. Je finis tout de" même par le dégager de sa ceinture de broussailles à la place desquelles vous avez vu ces fleurs. En profitant des accalmies, je parvins à accomplir quotidiennement les cinq heures

de travail manuel prescrites par la Règle ; mais je ne pouvais guère travailler à l'intérieur. Du travail, il y en avait plus que de raison, mais il m'était impossible d'arranger la toiture à moi seul - quand je l'essayai elle faillit s'écrouler sur moi - ni l'escalier. Pour que le dedans de la bâtisse fut plus accueillant, je blanchis à la chaux les pièces du rez-de-chaussée et battis le sol d'argile inégal et détrempe.

« Après la visite du curé de Merléac, je commandai une table et des chaises au charpentier qui, la première semaine, avait posé la fenêtre et la porte. Cette table me permit de travailler le soir : je copiai en deux exemplaires le psautier que le frère Jean-Baptiste, le frère à la tête aérodynamique, comme vous l'avez appelé une fois, avait composé. C'est lui qui plus tard en exécuta les enluminures.

« Je vivais à Coray comme l'eût fait l'unique rescapé d'une ville anéantie. Ma vie n'était pas pauvreté mais bien misère et impuissance. Et si maintenant, après deux ans, j'évoque ces semaines, je dois tout de même dire que j'étais heureux, heureux par la conscience qu'après une léthargie d'un siècle et demi, c'était moi qui faisais renaître Coray. Et quand, le soir, à la lueur mélancolique de la lampe à pétrole, tout en copiant le psautier, je pensais au Père Anselme et à mes fils spirituels qui peut-être étaient déjà en route, et aux autres, aux jeunes inconnus qui ignoraient encore jusqu'à l'existence du monastère mais un jour partiraient pour Coray, il m'arrivait de rougir de bonheur. J'aurais voulu tendre vers eux ma main à travers la nuit fraîche dont on pouvait clairement entendre la respiration quand le vent cessait son tapage. C'est à eux que je dus de tenir pendant les premiers mois, au Père Anselme, au frère Jean-Baptiste, au Père Clément et très certainement aussi à votre fils bien-aimé, le Père Robert, qui avec un autre jeune moine était mon intercesseur au Ciel. »

Le ton enjoué, ironique, de la lettre - sauf dans sa dernière partie - ne pouvait tromper personne, même pas M. de Chevron. Mais celui-ci était loin de se douter que plus il brodait sur les détails pour apitoyer ses aristocrates, plus il côtoyait de près la vérité. S'il avait parlé de la beauté de l'église huit fois centenaire, et

de la nécessité de la restaurer, ils l'auraient recommandé au Ministre de l'Instruction publique et à la Direction des Beaux-arts ; mais il avait su leur peindre un tableau pathétique des privations de ce malheureux Père Bernard qui, dans ce monastère délabré, vivait plus pauvre et abandonné qu'un missionnaire d'Afrique. Et la somme nécessaire avait été vite recueillie. Quant à lui, il aurait préféré affecter cet argent à la construction du monastère proprement dit, de façon que les habitants de Coray pussent y vivre sereinement en s'adonnant à leur vocation, mais puisque l'ancien abbé de son pauvre fils avait d'abord voulu restaurer l'église ; qu'il en fût fait selon son vœu !

Un matin - le 8 novembre, Dom Bernard n'oublierait jamais cette date - il entendit un grattement timide à la porte du monastère. C'était l'enfant de chœur de Merléac. Il se tenait devant la porte, agitant une dépêche. Le coeur de l'ancien abbé de Meylan tressaillit le message ne pouvait provenir que d'un seul homme.

« Veuillez venir train lundi après-midi. Père Anselme. »

L'enfant de chœur montra le lendemain tout fièrement à ses camarades la pièce de dix francs que lui avait donnée le prêtre barbu de Coray, et il raconta que sans attendre d'être remercié, Dom Bernard s'était engouffré dans la maison pour y prendre son chapeau et son manteau et était parti dans la direction de Jugon.

Chaque jour, il attendait que le religieux de Meylan annonçât son arrivée ou débarquât tout bonnement à Coray, et pourtant la dépêche lui procura autant de joie que s'il se fût agi d'un événement fortement désiré mais sans espoir. Tout ce qui s'était accompli jusqu'ici n'était que préliminaires, tâtonnements, obscurité ; la véritable vie monacale ne commençait qu'à présent, dans l'instant où l'ancien ingénieur de Toulouse, le Père Anselme, allait franchir la porte du monastère et où il lui donnerait l'accolade. Finies la solitude, l'impuissance ; demain matin ils pourraient chanter matines en se répons dan, et, la messe terminée, ils s'attaqueraient de front aux besognes les plus urgentes. La nuit

précédente, il avait rêvé qu'une partie de la toiture s'était effondrée : le Père Anselme arrivait juste à point.

Et Dom Bernard qui, dans sa joie, avait oublié de remercier Dieu de lui avoir envoyé son compagnon, voici qu'il s'agenouille maintenant à même la route et il dit son action de grâce.

Il ignorait l'heure d'arrivée du train de l'après-midi en provenance de Rennes. Il oublia même de se renseigner en traversant Jugon et il attendit ainsi près d'une heure et demie à la station de Plénée-Jugon. Le chef de gare à qui, trois semaines plus tôt, il avait répondu qu'il resterait quinze ou vingt ans à Coray, le reçut l'air triomphant « Je commençais à croire que vous vous étiez effectivement installé là-haut, Monsieur l'Abbé ; les gens le disaient ; mais je vois que vous vous êtes ravisé tout de même. » En un autre moment, Dom Bernard se fût contenté de sourire, mais l'arrivée imminente du Père Anselme le mettait en gâité : « Vous vous trompez, mon cher ami, pour rien au monde je ne quitterais Coray ; au contraire, à partir d'aujourd'hui, nous y serons deux et avec la grâce de Dieu, pour la messe de Noël, nous serons plus nombreux.

Les quelques personnes qui attendaient sur le quai ne remarquèrent même pas cet homme maigre, légèrement voûté qui descendit du train. Il avait un petit bagage à la main et, sans rien dire, il baisa la main du prêtre qui s'était hâté à sa rencontre, cette main où naguère brillait l'anneau abbatial. Cette scène sans intérêt dura quelques secondes à peine. Et le train n'était même pas reparti que les deux ecclésiastiques avaient disparu. D'un geste autoritaire, Dom Bernard prit des mains de son compagnon une petite valise usée - à son poids, elle ne devait pas contenir grand-chose - mais aucun d'eux ne parla encore. L'ancien abbé de Meylan aurait aimé parler de tant de choses qu'il ne savait par où commencer ; en même temps, il se sentait retenu par une sorte de crainte, comme un écrivain devant la feuille de papier blanc intacte. Quant au Père Anselme, il jeta un regard furtif vers Dom Bernard et son visage si amaigri que, de profil, on ne pouvait même voir ses yeux, révélant ainsi mieux que toute parole humaine les événements supportés au cours des deux derniers mois. Ils marchèrent longtemps, l'un à

côté de l'autre, ombres silencieuses dans la bruine sur la route déserte. Mais quand ils eurent dépassé Jugon, Dom Bernard se mit à parler. Il parla aussi calme, insensible, que si l'homme à côté de lui eût été son ombre.

Je vous remercie, Père Anselme, de m'avoir rejoint, dit-il, sans regarder son compagnon. Un énorme travail nous attend à Coray ; nous avons besoin de vos connaissances techniques tout comme de votre énergie et de votre ténacité. J'ai fait ce que j'ai pu, mais il était temps que vous arriviez. C'était un peu difficile de vivre seul.

Ils s'étaient parlé pour la dernière fois l'après-midi du départ de l'ancien abbé pour Cîteaux, depuis ils ne s'étaient aperçus qu'une fois. Et pourtant Dom Bernard ne lui relata pas les péripéties de la séance du Chapitre et ce qui s'en était suivi. A quoi bon ? Sans doute, le Père Anselme avait-il eu lui aussi ses déboires, on le connaissait comme un fidèle zélateur de l'Abbé, partisan sans condition du projet de Coray. Mais il n'éprouva pas davantage le besoin de narrer ce qui s'était passé à Meylan. Une seule chose importait : ils marchaient sur cette route l'un à côté de l'autre et dès ce soir, à complies, Coray serait non pas une grotte d'ermite au désert, mais le monastère de deux religieux.

- Oui, j'ai réussi à vous rejoindre, bien qu'il y eût des jours où j'avais l'impression que nous ne nous reverrions pas en ce monde. Mais avant de parler de moi, e dois vous transmettre deux messages. J'ai quitté Meylan samedi ; avant mon départ, le frère Jean-Baptiste m'a accosté dans le couloir et m'a prié de vous annoncer que dès qu'on l'aurait relevé de ses vœux, il suivrait mon exemple et que, si Dieu le voulait bien, il fêterait Noël à Coray. L'autre message provient de M. de Chevron. Il vous demande de lui écrire immédiatement en cas de besoin. Visiblement, il s'inquiète de vous. Il m'a indiqué n'avoir reçu de Coray qu'une lettre laconique, ce qui l'a amené à conclure que les affaires n'étaient pas brillantes. Il m'a demandé sur qui d'entre les religieux de Meylan l'on pouvait encore compter, mais je n'ai su lui désigner que le frère Jean-Baptiste. Il en a été manifestement surpris : « Je croyais, m'a-t-il dit, qu'après le départ de Dom Bernard, c'était vous qui aviez pris en main les jeunes gens qui avaient opté pour

Coray. » Comment pouvais-je lui expliquer que le Révérend Père Abbé n'avait jamais pris en main, qui que ce fût et que, simple religieux, j'avais encore moins le droit de me mêler de la vie d'autrui ?

- A votre place, Père Anselme, répondit Dom Bernard, j'aurais fait de même. Ceux qui vivent dans le monde oublient qu'on ne doit pas à tout propos s'immiscer dans les affaires de Dieu. Et même, avouons-le simplement, nous aussi l'oublions parfois et c'est entre autres signes une preuve de notre imperfection. Vous trouverez tout naturel que je veuille voir le plus grand nombre possible de jeunes suivre leur ancien abbé à Coray ; tin monastère ne saurait aller parfaitement si huit ou dix religieux au moins n'y vivent. Mais je préfère' que nous restions à quatre ou cinq plutôt que de m'entendre reprocher un jour par un des nôtres d'avoir abusé de son enthousiasme juvénile.

Il se tut ; puis, après un bref silence, il demanda :

- Quand êtes-vous allé chez M. de Chevron ?

- Je suis arrivé à Paris dimanche matin. N'ayant pas beaucoup de bagages, j'ai pris le métro pour aller directement à Saint-Germain-des-Prés (quand j'étais à Polytechnique, j'y allais à la messe de onze heures, le dimanche), puis j'ai pris une chambre à proximité de la gare Montparnasse. De là, j'ai téléphoné à M. de Chevron. Il a tenu à venir me chercher lui-même, et sans doute l'hôtel ne lui plût-il pas, car il voulait emporter ma valise chez lui. Finalement, nous avons convenu que je resterais à l'hôtel, mais que je déjeunerais chez lui et que j'y resterais jusqu'au soir. Nous étions seuls, sa femme et Mlle de Chevron étant absentes de Paris. J'espère n'avoir pas commis de faute en acceptant de lui laisser payer mon billet pour Plénée-Jugon. Vous avez dû être surpris en me voyant descendre d'un wagon de première classe, mais sur ce point, M. de Chevron a été intraitable. « Un ecclésiastique ne peut voyager en troisième classe, m'a-t-il déclaré, les gens diraient qu'il fait étalage de sa pauvreté. Encore moins en deuxième : l'air y est vicié par les agents d'assurance et ils se scandalisent si un prêtre ose voyager en même classe qu'eux. »

Il se tut car le vent, singulièrement violent, lui ferma littéralement la bouche. Sur la route, pas âme qui vive, les fermes, blotties derrière les haies ou les talus, n'étaient indiquées que par un ruban de fumée aussitôt dissipée. De temps à autre, des bécasses fendaient l'air comme des flèches et des corbeaux tournoyaient toutes ailes déployées. Mais le vent, lui, suivait jalousement les deux moines, agitant leurs soutanes, secouant les lanières noires des genêts. Ils luttaient contre le noroît comme jadis Jacob contre l'ange. Il les poussait, tantôt de gauche, tantôt de droite, leur barrait la route, sifflait comme une multitude de serpents.

- Aujourd'hui, le temps est encore passable, dit Dom Bernard, après un long silence ; ces temps-ci, on peut, tant bien que mal, travailler autour du monastère. Mais si la pluie commence à tomber... Non, les éléments ne nous chérissent guère ; cela se supporte encore. Mais, je dois avouer que ce qui m'inquiète davantage, c'est l'hostilité des habitants de la région. Je n'en rencontre jamais, je ne les vois ni aux alentours du monastère, ni en me rendant au village le matin pour célébrer la messe ; et pourtant je sens qu'une atmosphère de haine entoure Coray. Je voudrais simplement en connaître la cause. Le curé de Merléac a ri quand je lui ai parlé de cela, selon lui, c'est la solitude qui m'a rendu trop sensible et je ne dois pas me faire de souci. Ce ne sont pas les tracasseries quelles qu'elles soient qui me tourmentent : si, la nuit une main jalouse brise la fenêtre que je viens de faire poser, le remède que j'emploie consiste à ne pas faire poser de nouvelle fenêtre. Si l'on souille la porte neuve du monastère, au lieu de faire la sieste, je me mets en devoir, de la laver. Mais, à supposer que quelqu'un se fût établi dans les ruines de Coray dans l'espoir de faire reflourir la contrée, d'offrir à ses habitants arriérés les éléments les plus nobles de notre civilisation, cette inimitié muette, inexplicable, obstinée, pourrait finalement lui faire per-Ire son assurance. Je n'en suis, certes, pas là, j'ai déjà surmonté des obstacles plus rudes, et je crois que vous l'êtes pas homme à vous laisser abattre par si peu. Mais nous ne devons pas souffrir que ce sentiment d'hostilité 'enracine plus profondément : ce n'est pas de

notre sécurité qu'il s'agit, mais bien de l'avenir du monastère. Le lendemain de mon arrivée, j'ai dû interdire à un homme l'arracher les pierres des murs intacts, et quand les ennuis ont commencé, j'ai cru que c'était de la part des pauvres gens du pays une manoeuvre de représailles pour répondre à mon interdiction. Mais je sens bien, maintenant, qu'il s'agit d'autre chose encore, ou je me trompe fort, ou les hostilités vont continuer de plus belle maintenant que nous sommes deux.

Parfois le Père Anselme n'entendait que des bribes de phrases - c'était après le coucher du soleil que le vent ouf fait le plus fort. Oui, il en était toujours ainsi : dans n'importe quelle entreprise, vous aviez beau prévoir mates les difficultés, force vous était finalement de reconnaître que le plus grand obstacle vous n'y aviez même as songé. Mais ils arriveraient à surmonter celui-ci. Et comme c'était étrange alors que Dom Bernard en était encore à se douter confusément que l'animosité de la population ne s'adressait pas tellement à sa personne, lui le Père Anselme, qui, pour la première fois, prenait contact avec ce pays, savait déjà que c'étaient les Supers-dons ancestrales qui se hérissaient, le breton *An ael du*, ange aux ailes noires qui voulait chasser les serviteurs du Christ. On verrait bien qui sortirait vainqueur.

Mais, à l'insu du religieux marchant à son côté, une autre chose encore peinait l'ancien abbé de Meylan. A la maison, pour toutes provisions, il ne restait que quelques pommes de terre ; il en voulait commander un sac le lendemain au village. En attendant, le Père Anselme, qui était en route depuis le petit matin, devait avoir faim et s'attendait certainement à un dîner chaud à son arrivée à Coray. Mais lui, dans sa joie, il avait tout oublié. Il aurait bien pu acheter une ou deux boîtes de conserves à Jugon. Et ce qui corsait la situation, c'était que lui-même n'avait pas mangé depuis le matin et, après. vingt-six kilomètres de chemin, il aurait apprécié une bonne assiette de soupe fumante, odorante, pleine de morceaux de pain. Peut-être le Père Anselme avait-il apporté quelque chose. Encore que sa valise fût bien légère, il n'était pas impossible que M. de Chevron y eût fait placer quelques provisions de voyage.

- Nous arrivons bientôt, dit-il. Avez-vous faim, Père Anselme ?

- Oui, j'ai assez faim, répondit innocemment le moine, ce matin, j'ai oublié de m'acheter quelque chose à la gare.

Au silence qui succéda, le Père Anselme dut se douter de ce qu'il en était. Quand ils furent arrivés, il déclara que, bien qu'il se fût senti capable d'absorber un dîner semblable à celui dont M. de Chevron l'avait régala la veille, ce soir, en action de grâce, il ne mangeait rien, tout au plus un morceau de pain.

- Veuillez m'excuser, Père Anselme, il n'y a pas de pain à la maison. Moi aussi, je me passerai de dîner, mais nous aurons droit tous deux à un peu de pommes de terre salées.

Pendant que les pommes de terre cuisaient, Dom Bernard prépara la couche de son compagnon. Pour un temps, ils dormiraient chacun dans une pièce, le Père Anselme sur la couche de bois qu'avait confectionnée le charpentier en même temps- que la table et les deux chaises, lui dans le lit de fer récemment acheté. Dès qu'ils auraient réparé la toiture, ils s'installeraient dans l'ancien dortoir où l'on tiendrait facilement jusqu'à dix. Quant à la couverture, ce soir, il prêterait la sienne, demain il en achèterait une à Merléac.

Le festin était simple, trop simple, et pourtant les deux religieux, assis l'un en face de l'autre, rayonnaient de bonheur.

Tandis que le Père Anselme mangeait, lentement, pour tout au moins se donner, ainsi qu'à son compagnon, l'illusion de dîner, Dom Bernard, fidèle à la Règle - « la lecture ne doit pas être omise à la table des frères » - lisait à haute voix quelques pages de la biographie de Pie X. « Il me faut acheter quelques assiettes et couverts supplémentaires », se dit-il, quand son compagnon eut terminé son repas. Puis ils intervertirent les rôles. Dom Bernard considérait le Père Anselme penché sur le livre et, tandis que cette voix, présence vivante, emplissait la pièce austère, l'ancien abbé de Meylan songeait que, bien que personne ne fût plus que lui lié avec le moine mystérieux, il ignorait encore ce que cachait ce front si pur. « Quand je parle avec le Père Anselme lui avait dit, lors d'une visite, l'abbé de Mazan j'ai le sentiment que ce religieux ne vit pas parmi nous. La splendeur d'un monde inconnu brille dans son regard, on est pris de vertige devant la profondeur du bleu de ses

yeux. » Maintenant, dans cette vie qu'ils allaient mener si proche l'un de l'autre, peut-être pourrait-il percer ce mystère. Mais, comme si le Père Anselme avait deviné que la pensée de son vis-à-vis était en train de s'éloigner du récit - on y racontait avoir vu le saint Pape simultanément en deux endroits dans son bureau et au balcon du Vatican -, il se tut un instant, leva les yeux et aperçut le regard scrutateur fixé sur lui, puis il continua à lire de la même voix jusqu'à ce que Dom Bernard eut, d'un léger coup sur la table - signal si familier du temps de Meylan - marqué la fin de la lecture.

Pour la première fois depuis cent cinquante ans, ce soir-là, on chanta complies à Coray. « *Jube domne ne benedicere* », entonna le Père Anselme. Et l'ancien abbé de Meylan le bénit, lui et ceux dont l'âme était déjà parmi eux, dans cette petite pièce triste, près de l'entrée, qui leur servait d'oratoire. « *Noctem quietam et finem perfectam concedat nobis omnipotens* », que le Tout-Puissant nous accorde une nuit tranquille et une heureuse fin. Le vent, par intervalles, couvrait leur voix ; un temps, la flamme de la lampe lui résista, puis elle finit par s'éteindre dans le moment où le Père Anselme terminait le Confiteor ; l'absolution fut donnée dans l'obscurité. Mais ils n'en continuèrent pas moins l'office. La supplication du religieux se préparant au repos était gravée dans leur coeur, et plus profonde était la nuit, plus lumineuse était la flamme de leur coeur.

Ils récitèrent aussi des psaumes, les versets répondant aux versets ; d'abord, leur voix hésita, l'accompagnement leur manquait des trente moines de Meylan, puis, peu à peu, elle se raffermir et, à la fin du psaume 90, elle avait retrouvé sa pureté :

« *Clamabit ad me et ego exaudiam eum : eum ipso sum in tribulatione, erpiam eum et glorificabo eum* ". Il criera vers moi et je l'exaucerai ; je serai avec lui dans la tribulation, je le sauverai et le glorifierai...

Cette nuit-là, Dom Bernard fut long à s'endormir. Tant qu'il vivait seul entre les murs de Coray, il n'avait souci que de lui-même, et que lui importait de se réveiller mouillé à l'aube, de temps à autre, ou d'avoir parfois l'assiette moins garnie que celle d'un bagnard. ; Désormais, il avait charge d'un autre Être, et le frère Jean-Baptiste ne tarderait pas à arriver. Il était déjà responsable d'eux devant Dieu à Meylan, mais, en ce temps-là, il

n'avait pas de souci pour la pitance du lendemain, ni pour se procurer paillasses ou couvertures, ni pour trouver de quoi payer le médecin en cas de maladie d'un religieux. Il lui suffisait de donner un ordre ou de puiser dans la caisse de l'abbaye, et tout s'arrangeait. Il se serra davantage dans son manteau noir, car ses dents claquaient de froid. Il faudrait pourtant bien se résoudre à faire remplacer les carreaux de la fenêtre, il ne suffisait pas de la couvrir d'une planche, le soir. Trente francs de dépense nouvelle, et les mille francs de M. de Chevron diminuaient dangereusement. Il faudrait le solliciter à nouveau.

Mais qu'était-ce que cette responsabilité à côté de la responsabilité spirituelle ? En le suivant à Coray, le Père Anselme savait bien ce qu'il faisait ; n'empêche que, si l'expérience ne réussissait pas, c'était lui qui passerait au tribunal du luge sévère dont il était écrit qu'il est terrible de tomber entre ses mains. Dès demain, il lui faudrait redoubler de force pour la réussite de Coray ; le Père Anselme était déjà là, le vieux frère Jean Baptiste ne tarderait guère, peut-être un ou deux des jeunes de Meylan s'apprêtaient-ils aussi à venir, on ne pouvait plus envisager de reculer.

Et le vent continuait de souffler, tantôt effleurant timidement la porte, et tantôt la heurtant violemment de son poing comme d'un passant qui demanderait à entrer et se refuserait, lui aussi, à rebrousser chemin. « *Ecce esto ad ostium et pulso* », dit Dom Bernard machinalement, et c'est déjà en rêve qu'il ouvrit la porte à l'Hôte tardif.

IV

Les-semaines suivantes furent laborieuses. Le Père Anselme qui, déjà à Meylan, était chargé en tant qu'ancien ingénieur des travaux d'entretien, se livra le lendemain de son arrivée à un examen approfondi du monastère. Après quoi, il remit à Dom Bernard la liste passablement onéreuse des matériaux et outils indispensables.

- Mais il y en a là pour une fortune, dit, le visage assombri, l'ancien abbé de Meylan, au moins pour cinq cents francs.

- Je crois même que deux mille francs suffiront à peine, mon Révérend Père, mais si vous ne pouvez pas les trouver, nous attendrons jusqu'au printemps. Alors nous travaillerons à moindres frais : du produit de nos bois, nous achèterons les planches à parquet, les poutres, les ardoises. Il n'y a vraiment que l'escalier qui presse, c'est même miraculeux qu'il tienne encore.

- Il ne faut pas attendre jusqu'au printemps, nous aurons, alors assez à faire au dehors, et d'ailleurs, dès que nous serons quelques-uns de plus, nous ne pourrons plus vivre comme des bohémiens. Vous dites deux mille francs ? Tâchez d'avoir le tout pour quinze cents ;, mettez un peu moins d'ardoises, pour l'instant nous nous contenterons de réparer la couverture du dortoir et de la pièce voisine.

Et le même après-midi, il écrivit à M. de Chevron lui demandant deux mille francs pour des dépenses imprévues. Trois jours après, cinq mille francs arrivaient accompagnant la réponse de M. de Chevron :

« On ne peut faire de réparations honnêtes avec -deux mille francs, écrivait-il sur son mode habituel de plaisanterie, j'ai payé plus que cela en septembre dernier pour la réfection de ma cheminée et voilà qu'elle fume plus que l'an passé. Si vous avez encore besoin d'argent, dites-le moi en toute simplicité. Bien plus, en tant que copropriétaire du domaine et de l'abbaye de Coray, je vous requiers de tout faire avec le maximum de soin. D'autant plus

que je compte aller finir mes vieux jours - à Coray, comme le faisaient- les princes au moyen âge. »

L'escalier fut étançonné et, dès lors, on put s'attaquer à l'étage. A l'abbaye, le silence fit place au bruit- des marteaux ; ils ne se taisaient que lorsque les deux religieux descendaient pour l'office. Au plancher - complètement pourri du dortoir, succéda un plancher neuf, on changea les poutres endommagées, et la surface des ardoises neuves s'élargit' de plus en plus. Par beau temps, - un tel travail eût été facile ; à Meylan, où chaque hiver, la toiture crevait sous un mètre de neige, le Père Anselme avait eu l'occasion d'apprendre à fond son métier ; mais, sous la pluie tombant perpétuellement - à verse, il était impossible de travailler longtemps de suite. Et, quand la pluie cessait, le vent se levait, emportant les tuiles et se collant à leur soutane. Mais, de temps à autre, de la main-d'oeuvre venait s'offrir : la pièce d'argent donnée à l'enfant de chœur de Merléac attirait à Coray quelques écoliers qui, dans l'espoir d'une nouvelle aubaine, montaient les tuiles à l'étage et clouaient le plancher tout en regardant les deux prêtres de leurs yeux fureteurs.

On mit également un plancher neuf à deux des pièces du rez-de-chaussée : l'une, à gauche de l'entrée, servait en même temps de réfectoire et de salle de travail, l'hiver on pourrait s'y tenir air chaud ; l'autre servait, dès maintenant, d'oratoire, bientôt on y dresserait l'autel. Quand Dom Bernard était venu lui faire ses adieux, l'évêque d'Annecy lui avait remis dans un reliquaire d'argent une relique de Saint François de Sales, et, dès octobre, Monseigneur de Saint-Brieuc lui avait donné l'autorisation de construire un autel. Ils l'inaugureraient pour la messe de minuit et, dès lors, ils pourraient se dispenser d'aller chaque matin à Merléac.

Dom Bernard profita de la libéralité de M. de Chevron pour commander les quelques meubles indispensables ; cela n'alla pas sans de longues délibérations préalables. Du matin au soir, ils travaillaient en silence ; selon la prescription de la Règle, ils ne parlaient qu'en cas de nécessité absolue, mais, le soir, après la collation, ils employaient les trois quarts d'heure qui les séparaient de complies à combiner des plans, tels deux enfants aux rêveries

aventureuses. La lueur de la lampe éclairait quelque croquis : oui, dans le réfectoire, on se contenterait d'une longue table, 'elle servirait aussi pour y travailler. Pour combien de moines le Père Abbé da prévoyait-il ? Et il fallait penser aux hôtes. La Règle prescrivait à leur sujet qu'il fallait les accueillir avec le même amour, la même humilité que s'il se fût agi de Notre-Seigneur en personne - « *Hospes fui et suscepisti me* » et qu'ils devaient prendre leur repas à la table particulière d l'abbé. Ici ; pour l'instant, ce serait impossible. Et que le Père Abbé n'oubliât pas de recommander au menuisier de Merléac de mettre des tiroirs à la table. Un par personne. Il fallait aussi acheter quelques lampes, il était impossible de continuer à toujours traîner cette unique lampe de pièce en pièce. Trois suffiraient pour l'instant : une pour l'oratoire, une pour le dortoir et une au réfectoire. On n'avait pas besoin d'un trop grand poêle à Meylan, en cette saison, le monastère était depuis longtemps bloqué par la neige, mais, ici, il semblait bien que le climat fût plus tempéré. A vrai dire, peut-être le froid était-il plus facilement supportable que cette épaisse pluie noire. Et il serait sage de faire remettre des vitres à la fenêtre, de plus, il serait prudent de la faire grillager à l'extérieur. L'autre jour...

A ce moment, un caillou bien dirigé brisa net la lampe avec un grand fracas. Les deux moines n'eurent que le temps de voir l'huile se répandre sur leur plan, puis la mèche s'éteignit. La pluie battait furieusement contre le mur du monastère, on entendit pourtant la course lourde dans la boue d'un être qui fuyait dans la nuit. Lui courir sus pour l'arrêter ? A quoi bon ? Celui qui avait lancé cette pierre - peut-être n'était-ce même pas la lampe qu'il visait mais l'un d'eux, ce qui eût été moins grave - n'obéissait qu'à l'ordre des ténèbres qui haïssaient cette faible flamme. C'étaient ces ténèbres qu'il fallait forcer au combat et vaincre. Mais par quels moyens

Silencieusement, à tâtons, Dom Bernard s'approcha du lit et de la valise qui contenait ses richesses, il sortit une chandelle et l'alluma. Et c'est avec une voix légèrement tremblante qu'il s'adressa à son compagnon

- Père Anselme, cela ne peut continuer ainsi. Ces malheureux nous prennent pour des lâches et leur haine s'accroît avec leur audace.

La dernière fois qu'ils sont venus, j'ai déjà résolu d'accepter la lutte, mais j'hésitais encore sur le choix de l'arme. A présent, je le sais : contre la haine, nous combattons avec l'arme de l'amour, cela dérouta même le diable. Or, ce sont de très pauvres diables... Dimanche, c'est nous qui leur rendrons visite.

C'est ainsi que, le dimanche suivant, après la messe les deux religieux s'engagèrent à l'aventure dans la forêt avoisinante. Il leur fallut faire deux kilomètres\ environ à partir de Coray avant de découvrir une maison : du plus loin, on comprenait qu'elle était bâtie avec les pierres de l'ancien monastère. Dehors, un petit garçon tout malingre s'amusait, mais il disparut à leur approche, et Dom Bernard eut beau frapper, la porte ne s'ouvrit pas.

- Cela ne fait rien, nous aurons sans doute plus de chance ailleurs, dit-il.

Et le Père Anselme le suivit, obéissant. Au bout d'une demi-heure, ils tombèrent sur une autre maison : la demeure d'un charbonnier si l'on en jugeait par la meule de charbon de bois qui fumait à proximité. Un silence glacial les accueillit quand ils entrèrent dans la pièce obscure, une sorte de taudis où s'entassaient six ou huit personnes. Ici non plus, l'effort de l'ancien abbé de Meylan ne fut pas couronné de succès : on lui répondit en breton et les regards sournois des grandes personnes indiquèrent nettement qu'elles ne comprenaient pas le français. Il passa la main dans les cheveux embroussaillés d'une fillette qui jouait par terre avec ses frères et soeurs, comme pour signifier par ce geste qu'il venait en ami et désirait se voir considérer comme tel par les gens du voisinage, mais les visages restèrent sérieux. Peut-être, ces misérables n'avaient-ils jamais souri de leur vie.

- Dans cette forêt, les maisons sont bien éloignées les unes des autres, peut-être ses habitants ne se connaissent-ils même pas, dit Dom Bernard, rêveur, quand ils reprirent leur route ; et pourtant, ils ont un lien commun la solidarité de la misère. Les pauvres sont pacifiques, ils ne connaissent pas la haine ; si l'on fait du mal à l'un d'eux, les autres partagent sa souffrance, mais ils ne tendent pas un poing vengeur. On pourrait dire que les pauvres constituent une

immense république, tandis que les miséreux sont des isolés dans, leur révolte. Mais quelque chose les lie pourtant plus fortement que tout : c'est la haine. Cette haine sauvage, irrésistible, qui s'empare de leur âme, comme les poux et la gale le font de leur corps. Peu à peu, elle s'identifie à leur être, étouffe en eux tout sentiment et jusqu'à tout instinct même mauvais qui n'est pas haine (rappelez-vous, Père Anselme, que lorsqu'ils se sont introduits chez nous, ils ont tout dévasté, comme des bêtes, mais sans rien emporter). Mais pourquoi nous haïssent-ils ? Pourquoi puisque nous sommes plus pauvres qu'eux ? Et quand, de temps à autre, leur destinée leur semble trop lourde à supporter, l'eau-de-vie vient à leur secours ; dans leurs bouges sordides, ils peuvent rêver à leur aise. Mais nous, nous ne pouvons même pas nous payer cette fantaisie.

- A mon avis, vous n'êtes pas sur la bonne piste quand vous croyez que c'est l'envie qui nourrit leur haine, dit le Père Anselme après un temps, tout en suivant Dom Bernard sur le sentier. Ces êtres, qui vivent au niveau des bêtes, sentent aussi à la manière des bêtes ils ignorent la rêverie et l'envie. Ils fuient tout changement comme la peste, ils sentent confusément, instinctivement, que cette faible lueur qui émane de Coray grandira peu à peu, deviendra de plus en plus lumineuse, flamboyante et finira par mettre le feu à cette forêt dans l'immuabilité de laquelle ils croupissent depuis des dizaines d'années, que dis-je : depuis des siècles, car ici tout est aussi figé qu'à l'époque de l'apparition des premiers moines.

- Vous pensez qu'au XII^e siècle, les moines d'ici se sont heurtés à cette même haine qui nous étreint ? Mais alors, ils ne seraient pas arrivés à s'implanter ; trois cents moines n'auraient pu réussir à y vivre dans la contemplation de Dieu.

La réponse du Père Anselme tardait venir, Dom Bernard ne l'attendait plus, quand le moine se remit à parler, derrière lui.

- Oui, le monastère finit par être construit, et si trois cents moines purent y vivre, c'est qu'ils réussirent à vaincre l'hostilité de la contrée. Non pas qu'ils fussent plus forts que nous, mais les bipèdes de la forêt, tout sauvages qu'ils fussent, aspiraient : à l'amour. Faute de quoi, les douze pionniers de Cîteaux auraient pu

difficilement prendre racine à Coray. Depuis, le monde s'est perfectionné en surface, chaque siècle a doté l'Europe de quelque chose de nouveau : la typographie, le divorce de la foi et de la raison, le principe d'égalité, la machine à vapeur, la télégraphie sans fil. (Il est caractéristique, d'ailleurs, que les deux derniers siècles ne nous aient fait présent que d'ingénieux jouets de la technique, sans se préoccuper même de fournir à l'homme pensant quelque nouveau dada.) Bref, le monde ne s'est perfectionné qu'en surface, interprétant à sa façon les paroles de Notre-Seigneur, mais, dans l'ordre spirituel, il est tombé effroyablement bas. Ceux qui se refusent à déchoir avec lui se réfugient, tels les premiers chrétiens ; dans les catacombes que sont aujourd'hui monastères et couvents.

Il s'arrêta un moment, puis reprit :

- Il semble que je me sois éloigné de mon sujet : ces pauvres gens que nous essayons de désarmer. Mais leur aveuglement n'est autre chose qu'une manifestation première, sincère de ce sentiment qui imprègne le monde d'aujourd'hui contre ceux des catacombes. Bien triste est cette haine, mais au moins nous avertit-elle que nous devons la vaincre par l'amour, comme vous venez de le dire. Mais comment affronter les autres, ceux qui, dans leur ignorance stupide, nous accusent de fainéantise, ceux qui parlent de nous avec un sourire plein d'indulgence, et avant tout comment gagner au Christ cette foule malheureuse qui vit dans une telle apathie qu'elle ne se soucie même pas des habitants des catacombes ? Lors de la fondation de Coray, le problème était plus simple.

Ils arrivèrent dans une clairière où se trouvait une maison tout entourée de ronces. Bien que la porte fût ouverte ; il sembla aux deux moines qu'il n'y avait personne, car leur souhait de bonjour demeura sans réponse. Cependant, la présence de braises dans lâtre de cette unique pièce, qui servait à la fois de cuisine et de chambre, laissait penser qu'elle était habitée. Dom Bernard était sur le point de se retirer pour donner un coup d'oeil aux alentours de la maison quand, au fond de la pièce, quelqu'un se mit à remuer et s'avança vers les deux hommes en s'appuyant sur un bâton. C'était une vieille femme. N'eussent été sa jupe noire et deux longues mèches de cheveux couleur de sel, ce n'est pas son visage

fripé, sans âge, qui eût pu trahir à quel sexe elle appartenait. Ignorant Dom Bernard, elle s'arrêta devant le Père Anselme, le dévisagea de ses yeux de crapaud et chercha le regarda du moine.

- Ma bonne dame, commença Dom Bernard, hésitant, - car en lui-même il se disait qu'il eût été plus sage de passer son chemin et de chercher une maison où il y eût des hommes nous sommes vos voisins à l'abbaye de Coray et nous sommes venus vous faire une visite. Nous voudrions faire la connaissance des habitants des environs.

Il s'arrêta, embarrassé, car, comme si elle avait été sourde, la vieille ne bronchait pas et continuait à fixer le Père Anselme dans les yeux. Et Dom Bernard était sur le point de penser qu'elle aussi ne comprenait que le breton, quand le monstre à tête de sorcière se mit brusquement à parler. Sa voix, par un étrange contraste avec tout le reste de l'être, était aussi pure que celle d'une fillette.

- Qu'est-ce que tu me veux ? demanda-t-elle au Père Anselme.

Et, sans attendre de réponse, elle fit demi-tour et regagna son coin. Un silence de quelques minutes s'ensuivit, une marmite d'eau chantait dans l'âtre, mais personne n'y prit garde.

- Qu'est-ce que tu me veux ? répéta-t-elle du coin où elle était accroupie sur un escabeau. Si tu veux me parler, que l'autre sorte! Dis-le lui.

Dom Bernard n'était pas encore revenu de son étonnement (pourquoi tutoie-t-elle le Père Anselme : ne sait-elle par parler autrement ou se prend-elle pour une reine ?), que le Père Anselme répondit

- Nous ne vous voulons pas de mal, ma petite vieille, n'ayez pas peur de nous. Permettez-nous plutôt de nous asseoir et racontez-nous ce que vous faites ici toute seule et de quoi vous vivez. Peut-être pourrions-nous vous aider, vous obtenir ce dont vous auriez besoin.

La voix du Père Anselme était douce, presque suppliante, mais Dom Bernard y sentait en même temps une sorte de tremblement incompréhensible. S'il n'avait pas connu son compagnon, il aurait cru qu'il avait peur de cette vieille pourtant si faible qu'elle ne pouvait marcher sans son bâton. Intrigué, il jeta un regard

circulaire dans la cuisine sans y apercevoir le moindre meuble ; le devait se cacher dans un recoin. La misérable était sans doute fort malade, car la pièce était saturée d'une leur médicamenteuse que la fumée même n'arrivait pas à absorber. S'il fermait les yeux, il pouvait se croire dans une pharmacie.

- Je n'ai besoin de rien, dit la voix près du foyer, avec une vivacité inattendue, aidez-vous vous-mêmes. Ne vous occupez pas de mes affaires.

A ce moment, le regard de Dom Bernard se posa sur l'étagère de la cuisine : il s'y trouvait des flacons de différentes tailles, contenant des liquides ; deux d'entre eux éclairés par la lumière de l'âtre renvoyaient des reflets mauves et dorés. Voilà qui expliquait l'odeur de pharmacie. Il toucha le bras du Père Anselme et, sans mot dire, se dirigea vers la porte. Mais il s'arrêta net sur seuil.

- Tu fais bien de rentrer chez toi, on t'attend. Et n'ai pas encore fini avec l'autre. N'aie pas peur, je te l'enlèverai pas.

Elle eut un rire sarcastique. Mais, plus que ce rire, était la voix inimaginablement pure, enfantine, qui, ut à l'heure, avait saisi les deux religieux : on eût dit le c'était un autre qui avait ri à sa place.

- Non, ma petite vieille, dit le Père Anselme - quel n'aurait pas été l'étonnement de Dom Bernard s'il avait vu le visage de la sorcière à ce « ma petite vieille »! moi non plus, je ne reste pas ici. Un jour, nous nous montrerons sans doute, mais, notez-le bien seulement je le veux. *Si je le veux*, répéta-t-il en détachant chaque syllabe.

A ce moment précis, un des flacons de l'étagère se brisa dans une vibration cristalline qui rappelait la voix la vieille, et l'on entendit goutter le liquide. Une odeur douceâtre, écœurante les saisit. Le Père Anselme fit tranquillement demi-tour et, touchant le bras de Dom Bernard, il sortit.

- Attends voir, tu me le payeras cher, maudit chien enragé que tu es ! lui cria la vieille.

Le retour fut silencieux. L'ancien abbé de Meylan était bien aise que le Père Anselme dut marcher derrière lui ; il pouvait ainsi lui cacher son trouble, cette gêne qu'il avait toujours éprouvée chaque fois qu'il avait eu l'occasion d'être le témoin de quelque fait mystérieux de la part du moine de Meylan. Ce sentiment était

comparable à celui qu'éprouverait un homme qui, sans le vouloir, apprendrait un secret jalousement gardé et, chose plus grave, en sachant que sa découverte serait connue de l'autre. Le plus étrange était que cette vieille eût tout de suite pressenti quelque chose chez le Père Anselme, avec ce flair infailible qui caractérise l'esprit des ténèbres ; et pourtant, ce n'était pas le Père Anselme qui avait engagé la conversation. C'était donc bien vrai ce dont s'était plaint, lors de sa visite à l'abbaye, le curé de Merléac : qu'il était impossible de convertir la population superstitieuse de la contrée, car des forces mystérieuses protégeaient le pouvoir des guérisseurs et sorciers vivant dans les forêts de Merléac et de Langourla. L'âme celte s'était toujours sentie attirée par le merveilleux, il n'y avait donc rien d'étonnant que, de temps immémorial, toutes sortes de superstitions eussent trouvé en Bretagne un sol fertile. « Considérez, monsieur l'Abbé, lui avait dit le curé de Merléac, les noms de *Menezjou Du*, la montagne noire, *Menez Kelc'h*, la montagne du cercle magique, *Karrek an tan*, le rocher de feu, *Laz*, la montagne meurtrière où vit la Sandrine, ce monstre fabuleux, pareil au dragon, qui dévore l'homme qu'il rencontre sur son chemin ou l'étourdit d'une harangue digne d'un docteur en Sorbonne. Et ces croyances étaient encore en honneur en plein XVII^e siècle. Quand Michel de Nobletz, un prêtre du haut clergé, partit en guerre contre la sorcellerie, il se trouva en face d'une sinistre organisation. Il l'appelait la « citadelle de l'enfer », la synagogue de l'impiété ». Dans son journal écrit en latin, il n'est question que de pratiques sacrilèges, de possessions diaboliques, de sortilèges, de sabbats. Les réunions nocturnes se tenaient à la lueur de torches résineuses, hommes et femmes, en une étrange cérémonie, contractaient alliance avec Satan : ils brûlaient des images saintes, blasphémaient Dieu et la Vierge et se livraient à des danses diaboliques. Les rencontres avaient lieu sur un plateau désert où les mauvais esprits arrivaient par le chemin des merles ». Les adeptes buvaient un breuvage mystérieux qui leur empoisonnait le corps et l'âme : c'était une sorte de liquide noir fait de la sève de plantes vénéneuses ; celui qui en avait bu tombait dans une sombre torpeur. Montagne noire, messes noires, liquides noirs, tout était

noir dans ce monde de sorciers jusqu'à leur étendard à l'effigie d'un bouc, jusqu'à cette poudre qui, jetée en l'air, contaminait bêtes et champs. En vain les tribunaux envoyèrent-ils les sorciers au bûcher ; impossible d'enrayer l'épidémie. Sous Louis XIII, le *Catalogue des esprits infernaux* parcourut toute la Bretagne comme un immense feu follet. Le satanisme faisait rage par toute l'Europe. Le Pape Innocent VIII envoya deux Frères Prêcheurs instruire en Allemagne les procès de sorcellerie selon les instructions du *Malleus Maleficorum*, le Marteau des sorciers. Michel de Nobletz en reçut un exemplaire ; un jésuite, le Père Maunoir, hérita du livre et continua à pratiquer les exorcismes avec un zèle digne des temps évangéliques. Aujourd'hui, les repaires de la montagne noire sont désertés, les sorciers se sont retirés dans les forêts et exercent un métier plus rangé : ils guérissent les tumeurs avec des mots magiques et des passes, les brûlures par la simple imposition des mains. Et, comme la population se soucie plus de ses bêtes que de sa propre santé, les guérisseurs vivent à l'aise. Mais, tandis que les uns s'occupent de guérir les vaches tarées, ou les chevaux morveux, d'autres jettent des sorts aux animaux domestiques. Et, il y a des sorciers plus dangereux encore ils font lentement dépérir leurs ennemis à distance, ou rendent stériles les mariages. Tout le monde les connaît dans le pays mais personne n'ose prononcer leur nom. Et soit qu'ils possèdent réellement un don mystérieux, soit qu'ils utilisent seulement l'autosuggestion, il est incontestable qu'ils opèrent parfois des choses étonnantes.

Dom Bernard avait alors cité au curé de Merléac la parole de Saint Paul : « Mes frères, revêtez les armes de Dieu, car nous ne devons pas lutter seulement contre la chair et le sang, mais contre les puissances invisibles. » Et il la murmura à nouveau en cet instant.

Tandis que Dom Bernard réfléchissait à toutes ces pratiques, le Père Anselme méditait sur la scène de tantôt. Il aurait mieux valu prier le Père Abbé de le laisser quelques minutes seul avec la vieille. Il n'aurait pas maintenant à craindre le regard inquisiteur de Dom Bernard au sujet du flacon brisé. Après de tels événements, en somme si insignifiants que lui-même ne les remarquait que si un

autre lui en faisait prendre conscience - oh! pas avec des mots, ni même du regard ; il suffisait d'un geste involontaire, d'une nuance de la voix -, il se sentait toujours comme un homme qui, brusquement, s'aviserait avec stupeur qu'un autre être l'habite : un inconnu qui surgit à l'improviste et avant qu'on en ait pris conscience, a déjà disparu. Sans aucun doute possible, entre ses dernières paroles prononcées malgré lui : « Un jour nous nous rencontrerons peut-être, mais seulement si je le veux » et ce brisement de la fiole, il y avait corrélation, mais il n'aurait pu dire pourquoi. Il n'avait remarqué les flacons de l'étagère qu'au moment où l'un d'eux s'était brisé ; mais en même temps, il devait s'avouer que, dès qu'il avait aperçu l'étrange vieille, il avait su chez qui ils se trouvaient. Ainsi le tutoiement insolite ne l'avait-il pas surpris. Si seulement Père Abbé était parti avant la fin! Maintenant, ils ne feraient certainement pas allusion à la scène et ce serait plus pesant entre eux que s'ils en discutaient ouvertement ; alors au moins, pourrait-il déclarer que tout était arrivé à son insu, qu'il n'était responsable de rien, pas plus que d'une pensée en rêve.

Mais il était écrit que, ce dimanche, tout tournerait contre eux. Deux gendarmes les attendaient devant le monastère, piétinant avec impatience ; ils avaient cru pouvoir trouver chez eux, le matin, les habitants de Coray, et il leur avait fallu attendre une heure et demie sous la pluie. Ils stationnaient dans un renforcement du bâtiment et Dom Bernard n'aperçut ses hôtes insolites qu'au dernier moment.

- Une plainte a été déposée comme quoi vous habitez ici illégalement, dit l'un d'eux, embarrassé, comme s'excusant.

La soutane gardait encore quelque prestige dans ce pays.

- Si messieurs les Abbés, poursuivit-il, veulent bien montrer leurs papiers et le contrat de location... Le domaine de Coray avec ses ruines appartient à un sieur Le Gad, demeurant à Saint-Brieuc. En conséquence vous ne pouvez séjourner ici que si vous avez loué ou si ce M. Le Gad vous a donné une autorisation.

Dom Bernard fit entrer les deux agents de l'autorité et pendant que ceux-ci promenaient sur la pièce nue des regards de curiosité

manifeste, il sortit de la valise le contrat de vente. Le Père Anselme suivait la scène, debout près de la fenêtre.

- Ce papier prouve seulement, fit le gendarme après avoir fait signe à son collègue de s'approcher et avoir lu deux fois le document, que ce M. Le Gad a vendu le domaine aux sieurs André de Chevron, Henri Waguët et Louis Hessart de la Villemarqué. Vous êtes peut-être un de ces susnommés ? demanda-t-il en se tournant vers Dom Bernard.

- Non, je m'appelle Bernard Martin, ancien abbé de-Meylan. Ces messieurs ont acheté Coray précisément pour que nous puissions nous y installer.

- Je veux bien le croire, monsieur l'Abbé - la voix du gendarme dénotait quelque impatience - mais, conformément aux ordres que j'ai reçus, je dois vous demander des preuves patentes. Ces trois messieurs vous ont, sans doute, donné une autorisation écrite d'élire domicile dans cette propriété. Puisque, comme on peut le voir, vous l'avez déjà tant bien que mal arrangée.

Eh bien ! ni lui, ni M. de Chevron au nom des trois propriétaires de Coray n'y avaient songé. Le contrat était en sa possession, cela laissait bien supposer qu'il habitait le monastère avec la permission des propriétaires, mais, bien sûr, un gendarme n'avait pas à se fatiguer à faire des déductions. Il jeta un regard interrogateur au Père Anselme, mais sans résultat.

- En outre, j'ai reçu l'ordre de vérifier l'identité de toutes les personnes que je trouverais ici. Ça sera peut-être plus facile.

Non, cela n'allait pas plus facilement. La dernière fois que Dom Bernard avait eu affaire aux autorités, ç'avait été trois ans plus tôt, quand, à la tête des religieux de Meylan, il était descendu voter un dimanche après-midi à la mairie de Mercury. Mais, là-bas, on les connaissait, on ne leur avait pas demandé leurs papiers. A part les jeunes qui gardaient soigneusement leur livret militaire, sans doute aucun d'entre eux ne possédait la moindre carte d'identité.

- Jusqu'ici, je n'ai pas eu besoin de tels papiers. Aussi, n'en ai-je aucun à vous produire, dit Dom Bernard d'une voix presque honteuse comme s'il avait commis quelque péché. Je vous répète :

je m'appelle Bernard Martin, nous venons de Meylan, en Savoie et nous résidons ici avec la permission de l'évêque de Saint-Brieuc.

- Mais, il m'avait semblé que vous veniez de dire l'instant que c'étaient ces trois personnes qui vous avaient permis d'y habiter, intervint l'autre gendarme, soupçonneux.

M. de Chevron rit jusqu'aux larmes quand, plus tard, la scène lui fut contée. « Vous auriez dû dire aux deux types que vous étiez le frère du soldat inconnu, ils s'en seraient sans doute accommodés. Mais, au milieu d'une forêt, s'en référer tantôt à nous, tantôt à l'évêque de Saint-Brieuc, je m'étonne qu'ils ne vous aient pas emmenés à Broons. »

Dom Bernard eut de la peine à se tirer d'affaire. Le gendarme le plus ancien, visiblement embarrassé, lui demanda :

- Mais vous pouvez peut-être au moins m'exhiber une lettre ?

L'ancien abbé de Meylan montra la dernière lettre de M. de Chevron. Le gendarme regarda l'enveloppe, eut un haussement d'épaule et la rendit

- Et vous, qu'avez-vous pour prouver votre identité ?

Votre nom, s'il vous plaît ? demanda-t-il au Père Anselme.

- Je m'appelle Anselme-Yves Jorioz. Mais je n'ai pas la moindre lettre pour apporter la probabilité que tel est bien mon nom. Je viens aussi de Savoie ; auparavant, j'ai été ingénieur aux usines Molé, à Toulouse.

- Régulièrement, je devrais vous conduire tous les deux à Broons ; vous n'avez pu justifier ni de votre identité, ni de votre droit de résider légalement dans cette bâtisse. Je ne le fais pas, car il n'est pas probable que vous gagniez le large.

Il se tourna vers Dom Bernard :

- Veuillez demander aux propriétaires une autorisation en règle et apportez-la le plus tôt possible à Broons, avec une pièce d'identité.

Il fit signe à son compagnon et se dirigea vers la porte ; l'ancien abbé de Meylan les conduisit jusqu'au seuil du monastère et là il leur dit :

- Si j'ai bien entendu, vous avez dit qu'une plainte avait été déposée contre nous ; je voudrais savoir le nom du plaignant. Peut-être sont-ce ces mêmes gens qui ne peuvent se résoudre à nous laisser

travailler en paix, cassant nos vitres, s'introduisant ici en notre absence et dévastant tout, souillant d'immondices notre porte ?

La voix de Dom Bernard était si triste et lasse que ce gendarme lui-même, qui pourtant, avait assisté à tant de misères humaines, le remarqua.

- Même si je le savais, je ne devrais pas vous le dire, mais je peux vous assurer, monsieur l'Abbé, que la dénonciation n'est pas venue des gens des environs. Ils se gardent bien de nous approcher. Peut-être qu'à Broons, il y en a à qui cela ne plaît pas que des prêtres se soient installés dans ces ruines. A bientôt, monsieur l'Abbé. Tâchez de nous apporter l'autorisation le plus tôt possible. Sur place, vous pourrez mieux voir d'où vient le vent.

Dom Bernard se tint immobile devant la porte jusqu'à ce que les gendarmes eussent disparu. Broons, le chef-lieu du canton, se trouvait à vingt-cinq kilomètres de Coray : il n'y connaissait pas une âme, donc personne ne pouvait davantage l'y connaître. Il y était passé une seule fois dans sa vie, vingt ans auparavant, en quittant Rosmadec pour le front. Non, il était impossible que ce fussent ceux de Rosmadec qui intriguassent contre lui, puisqu'il avait satisfait au vœu de leur abbé, renonçant de son propre gré à Meylan, sans semer la révolte parmi les siens.

« Bien naïf êtes-vous, si vous imaginez que les gens de là-bas vont vous faire la conduite aux flambeaux jusqu'en votre monastère.. : » L'évêque d'Annecy songeait peut-être à ceux de Rosmadec puisqu'il ne pouvait connaître la situation locale. Mais, s'il leur déplaisait qu'il se fût établi - sans mauvaise intention - à proximité de leur couvent, pourquoi ne venaient-ils pas ici le lui dire en face ? Ils imaginaient donc qu'il s'était tout bonnement introduit ici, dans ces ruines, sans se soucier de savoir à qui appartenait le domaine ? Ou ne pouvaient-ils supposer qu'il existât des gens assez désintéressés pour faciliter la réalisation d'un projet comme le sien ? Comme c'était triste que ceux-ci précisément cherchassent à lui créer des difficultés qui eussent dû prier pour que réussît l'expérience. Mais, si ce n'étaient pas ceux de Rosmadec qui l'avaient dénoncé, que Dieu lui pardonne de les avoir soupçonnés. Il rentra et se mit à préparer le déjeuner. Depuis qu'il

avait charge du Père Anselme, l'ordinaire de Coray s'était élargi de temps à autre, les pommes de terre et la fougasse étaient remplacées par une soupe aux herbes, épaisse, pareille à un plat de légumes, qui, si elle n'était pas aussi délicieuse que la soupe odorante du frère François, à Meylan, faisait du bien après la besogne fatigante. Mais, puisqu'aujourd'hui, ils étaient trop en retard ; et bien que ce fût dimanche,- ils se contenteraient de pommes de terre à l'eau. C'était vite fait et surtout cela ne réclamait pas de grands apprêts. Car d'autres pensées préoccupaient à présent Dom Bernard. La tournée désastreuse et la visite des gendarmes ne feraient véritablement sentir leurs effets que quelques heures plus tard, comme le poison qui, d'abord, ne provoque qu'un mal de tête. Pour le moment, il se demandait s'il devait continuer ces visites. La prochaine fois, il aurait peut-être plus de chance, et s'il arrivait à convertir, ne serait-ce que deux ou trois familles, ses efforts n'auraient pas été vains. Le mieux serait d'en délibérer avec le Père Anselme. Mais pas aujourd'hui ; ils se sentiraient embarrassés tous deux ; plutôt un jour dans la semaine, pendant le travail, à un moment où il leur serait impossible de lever les yeux l'un vers l'autre, alors il demanderait son avis à son compagnon. Celui-ci, même après leur échec d'aujourd'hui, ne penserait certainement pas comme le curé de Merléac : « Cher monsieur l'Abbé lui avait dit ce dernier, la veille, devant l'église, quand, au moment de le quitter, Dom Bernard lui avait fait part de son intention -, pourquoi ne pas vous faire faire tout de suite des cartes de visite pour le cas où vous trouveriez porte close quelque part ? Croyez-moi, un chien méchant lancé contre eux ferait mieux entendre raison à ces sauvages que le sermon le plus sublime. Ils croiront que c'est la peur qui vous fait marchander et ils deviendront encore plus hardis. » Ou peut-être ne consulterait-il pas le Père Anselme et, la prochaine fois, tenterait-il seul l'aventure, puisque la seule présence de son compagnon suffisait à les hérissier. Et si, cette fois-là, on déclinait ses avances, et si les manifestations d'hostilité continuaient, alors il enverrait le Père Anselme. Mais il n'en avait pas le droit avant d'avoir tout essayé

pour les désarmer par lui-même. Il ne lui était pas permis d'abuser du pouvoir surnaturel d'une âme.

Il était si bien perdu dans sa rêverie qu'il n'entendit même pas le grésillement de l'eau débordant de la marmite ; il serait inutile aujourd'hui d'éplucher les pommes de terre, elles étaient réduites en bouillie. Mais le Père Anselme ne remarqua même pas ce surprenant déjeuner dominical, il l'absorba machinalement et, pendant la lecture, sa voix ne laissa rien transparaître ; comme si ce matin-là, ils n'eussent pas quitté Coray et que les deux gendarmes n'eussent été qu'une fiction du cerveau de Dom Bernard. Oui, après tout, ce n'était que justice que ce fût lui qui eût à supporter tout le poids du fardeau ; malgré qu'il ne fût plus l'abbé de celui qui était assis en face de lui, il devait avoir soin de son bien-être matériel et spirituel. Du bien-être du Père Anselme et de quiconque viendrait encore. Cette pensée mit un peu de chaleur en son coeur. Ce fut le dernier encouragement à venir du dedans de son être ce jour-là ; car, lorsque, après avoir récité les vêpres de meilleure heure, il eut, par un accord tacite, laissé son compagnon à lui-même et fut sorti se promener - seule, la route de Jugon était praticable - les doutes l'assaillirent avec une telle force qu'un peu plus tard, à l'embranchement de Saint-Jacut, littéralement, il chancela. La pluie avait cessé ; dans le silence environnant, on n'entendait que le craquement des branches alourdis. Les gros souliers de Dom Bernard s'enfonçaient dans le sol détrempé et, s'il voulait éviter une flaque, il lui fallait grimper sur le talus, une branche lui frappait le visage, mais il était reconnaissant à ces menues sollicitations du monde extérieur, car du moins l'empêchaient-elles de se trop recueillir en cet instant. Lui, qui toujours parcourait la nature en aveugle, il regardait maintenant avec la touchante curiosité de l'enfant les ronces scintillant à la lumière parcimonieuse du soleil, et s'arrêtait longuement devant les grandes fougères argentées comme pour y déchiffrer quelque message. Mais il ne pouvait s'enfuir hors de lui-même ; quoi qu'il fût pour éloigner les pensées, il sentait que plus tardivement il partirait en guerre contre ses doutes, et moins de chance il aurait de remporter la victoire. Certes, il avait réussi parvenir jusqu'à

Coray et ne s'était pas découragé pendant les semaines de la grande solitude ; le Père Anselme l'avait rejoint et, pourtant, en ce moment, il était tenté de s'en retourner. Peut-être avaient-ils eu raison ceux qui avaient qualifié d'absurde son projet et l'avaient accusé d'avoir troublé sans scrupule la tête de ses religieux. Mieux eût valu ne jamais songer à Coray - quelle folie, ce rêve de ressusciter à soi seul un monastère mort - ou du moins s'incliner devant l'arrêt du Chapitre, humblement, avec résignation. A l'heure présente, il vivrait dans quelque abbaye cistercienne, ombre silencieuse parmi d'autres ombres, et il n'aurait pas à se soucier, avec angoisse, de l'avenir de Coray. Il n'était pas trop tard encore le Père Anselme accepterait, tout joyeux. Il était temps encore aujourd'hui ; mais, s'il s'entêtait dans cette lutte sans espoir et permettait ainsi à quelques autres de le suivre - les jeunes les plus zélés certainement -, il n'aurait pas le droit de déclarer tout bonnement plus tard « Je me suis trompé, retournez à Meylan ; le Père Anselme et moi, nous trouverons un poste de vicaire quelque part. » Il était encore temps de renoncer.

« Mais dois-je abandonner ? » dit-il à haute voix. Il n'y eut pas de réponse.

Il eût été déjà miraculeux qu'avec l'appui fervent de la population, son projet aboutît. Mais dans cette atmosphère déprimante de machinations, de haine, travailler pour le royaume de Dieu était au-dessus de ses forces. Et s'il récapitulait sa vie passée, il devait s'avouer maintenant qu'il avait eu parfois une confiance excessive en soi-même : seule, une âme présomptueuse pouvait songer à rétablir la Règle dans son intégrité. S'il était possible, à l'heure actuelle, de réaliser cet idéal admirable qui se situait à égale distance de l'esprit de mortification et de la vie monacale trop largement comprise, Rome n'aurait pas manqué de susciter quelques expériences dans ce sens. « Pour aboutir, il faudrait la sagesse d'un saint Benoît ou d'un saint Bernard, pauvre rêveur que je suis », se dit-il tristement résigné. Il dépassa l'embranchement de Saint-Jacut, puis, comme se ravisant, il fit demi-tour et rentra.

Le Père Anselme l'attendait devant le monastère, avec un moine au froc de bure, le frère Jean-Baptiste que Dieu envoyait à l'ancien abbé de Meylan en réponse à ses scrupules.

Jean-Baptiste descendit silencieusement de sa couche, arrangea quelque peu sa paillasse, chose qu'il n'avait pas à faire à Meylan, car, bien que la Règle la prescrivit, les religieux n'en avaient point. « Cette chose molle fait mal à mes vieux os », avait-il dit à Dom Bernard après sa première nuit au dortoir. Il plia la couverture, puis, à pas de loup, il se dirigea vers l'escalier. On n'avait pas encore installé les rideaux qui devaient séparer les couches des moines, et c'est ainsi qu'à la lueur de la veilleuse il s'aperçut que la couverture du Père Clément avait glissé à terre. « Ces jeunes n'apprendront donc jamais à s'enrouler dans leur couverture, se dit-il en rajustant celle du moine endormi, au noviciat, ils devraient étudier ça aussi, et pas seulement le plain-chant. Ils s'imaginent qu'il suffit de se la tirer jusqu'aux oreilles. Il faut bien se l'enrouler sous les bras et s'en rentrer le coin sous les aisselles, elle vous tient ainsi chaud aux pieds et ne glisse même pas si vous piquez une crise de somnambulisme. La coule est bien suffisante pour couvrir les épaules et le bras remplace parfaitement l'oreiller. » Il marchait à pas comptés : le Père Abbé avait le sommeil léger, et le gourmanderait de se lever plus tôt que les autres. Mais, au cours des quarante ans passés à Meylan, il s'était si bien habitué à se lever à deux heures, qu'il ne pouvait dormir plus longtemps. Et, d'ailleurs, aujourd'hui, un certain nombre de tâches exceptionnelles l'attendait : orner l'autel, allumer le feu dans la chambre de l'hôte, inviter pour l'après-midi du lendemain M. le Curé de Merléac (et, par la même occasion, emprunter au sacristain une belle nappe d'autel, puisqu'il paraît que Mlle de Chevron n'avait pu terminer la sienne pour Noël). Le Père Abbé devrait bien reconnaître qu'une journée normale ne pouvait suffire pour tout cela, il fallait donc bien qu'il se levât vers deux heures. Le frère Jean-Baptiste ne se rend pas compte de l'heure exacte, car, dans cette nouvelle ambiance, on ne peut rien induire des nuances de la nuit, pas comme à Meylan où chaque heure de la nuit avait sa couleur propre, depuis le bleu-noir, en passant par le brun foncé jusqu'au

gris cendre qui correspondait au commencement de Matines. Ici, à Coray, parfois lui arrivait-il de se lever encore plus tôt qu'il ne croyait : en pareil cas, il continuait ce travail avec lequel il ferait quelque jour une surprise au Père Abbé. Il savait maintenant descendre l'escalier sans le faire craquer : en rasant le mur, en s'y appuyant presque, et jamais sur la pointe des pieds. Et si, malgré tout, l'escalier laissait entendre un début de craquement, il fallait s'arrêter, attendre une minute ou deux, puis se remettre en branle, encore plus prudemment.

Il arriva en bas sans incident, et bien que le rez-de-chaussée fût encore plus obscur, il se dirigea avec assurance vers la salle de travail : là, se trouvait l'unique horloge du monastère, ce réveille-matin rouge foncé, à la voix criarde, qui détonnait si fortement dans cette atmosphère médiévale. Jean-Baptiste considérait ce réveil comme un intrus ridiculement arrogant, mais il jeta un coup d'œil sur sa face phosphorescente : deux heures moins un quart, il avait presque une heure jusqu'à Vigiles. Il alluma la lampe à pétrole, jeta un regard méfiant autour de lui comme s'il eût craint que quelqu'un épiât son secret, il lança même un coup d'œil sous la table ; puis il tira de derrière les livres entassés contre le mur le sac dans lequel il avait emporté de Meylan ses affaires ; souriant, il en sortit une boîte et se mit au travail. Il s'absorba si bien dans ses rouages, axes et ressorts qu'il sursauta quand le réveille-matin se mit à lui glapir dans les oreilles. Deux heures et demie ; comme le temps passait vite quand on travaillait avec entrain. Il rangea tout à la hâte, débarrassa la table de tout indice compromettant, et se mit à balayer avec ardeur, car le Père Abbé avait l'habitude de faire un saut jusqu'ici avant d'aller à l'oratoire avec le Père Anselme et le Père Clément. Et le frère Jean-Baptiste éprouve maintenant des remords de conscience pour s'être occupé pendant une heure de cette chose enfantine au lieu de travailler sérieusement. « Tu ne jetteras donc jamais ta gourme ? » grogne-t-il entre ses dents comme le font ceux qui vivent souvent seuls, « vieux toqué que tu es ! Il y a tant à faire ici que tu ne viendrais pas à bout de ta besogne même avec des journées de trente-six heures, et, pendant ce temps, tu te préoccupes de ces babioles ! Tout ça, parce que tu

ne peux pas souffrir ce malheureux réveille-matin rouge. » L'escalier craque au-dessus de lui, son ouïe délicate distingue le pas des trois moines, mais le Père Abbé ne va pas venir, tous les bruits de pas se sont tus ensemble. Malheur ! il avait oublié d'allumer la lampe de l'oratoire ; trop tard, le Père Clément l'avait certainement déjà allumée.

Un mois s'était écoulé depuis l'arrivée du frère Jean-Baptiste et, comme si la présence du vieux frère eût rasséréiné Dom Bernard et le Père Anselme, le travail avançait mieux, et les incursions de ceux des environs avaient cessé. On pouvait se demander si c'était faute de génie inventif ou si, comprenant qu'ils ne pourraient avoir raison des habitants de Coray à coups d'épingle, ils machinaient quelque attaque plus sérieuse. Mais, pendant ce mois sans histoire, l'aspect intérieur du monastère se modifia du tout au tout : la toiture au-dessus du dortoir fut terminée, les pièces principales reçurent de nouveaux planchers, les fenêtres furent garnies de grillages protecteurs. Dans la semaine qui suivit l'arrivée du frère, on installa les lits de bois au dortoir, à deux mètres les uns des autres, mais les tringles de séparation ne purent encore recevoir leurs rideaux. Et c'est ainsi qu'au début de décembre, les moines purent emménager au dortoir. Le lit de fer de Dom Bernard fut transporté dans la chambre d'hôte dont il devint l'unique meuble ; mais, jusqu'à Noël, ils n'attendaient aucun visiteur. On confia au frère Jean-Baptiste la charge de cuisinier, non pas qu'il connût ce métier mieux que Dom Bernard, mais « à tout instant quelqu'un peut arriver à l'improviste et que s'imaginerait-il s'il trouvait le Révérend Père Abbé à trafiquer des casseroles » ! Peu à peu, l'ordinaire se précisa : le matin, café noir avec un morceau de pain ; pour midi et le soir, les pommes de terre à l'eau déjà traditionnelles furent remplacées, un jour sur deux, par un plat de carottes ou de riz à l'eau ; et si Jean-Baptiste avait réussi à se procurer du lait, semoule au lait. Mais ce qu'ils préféraient tout, c'était la soupe aux herbes dans laquelle ils trempaient du pain : cela les réchauffait et, en outre, se conservait deux à trois jours. Puis, en faisant appel à ce qu'il avait vu faire dans la cuisine de Meylan pendant qu'il y lavait

la vaisselle, le vieux frère gratifia les deux Pères de recettes nouvelles : il leur cuisit une sorte de pâté qui tenait plus de la galette de plomb que de la crêpe, cela pouvait se saler ou se sucrer au goût de chacun ; il leur offrit des artichauts, et il arriva même à leur payer quelques litres de cidre sur l'argent affecté à la nourriture. Mais, parfois, il changeait brusquement de conduite - impossible de pénétrer le frère Jean-Baptiste et lui qui n'était que sourire quand il apparaissait sur le seuil du réfectoire de la petite communauté, tenant le pot fumant, voilà qu'il ne servait plus maintenant que pommes de terre bouillies, midi et soir, avec une mine d'enterrement. Et les pommes de terre étaient aussi sèches que si l'on en avait préparé d'un seul coup pour quinze jours. Dom Bernard et le Père Anselme supportaient ses lubies sans mot dire ; l'ancien abbé de Meylan savait d'expérience qu'il s'agissait d'une mortification que voulait s'infliger le vieux frère, et dans son zèle, il ne se souciait pas des autres. « Vous auriez dû naître au XVII^e siècle, à l'époque de Rancé. Vous vous seriez bien entendu avec lui : il s'efforçait aussi d'apaiser la colère de Dieu, qui d'ailleurs lui avait pardonné depuis longtemps, en englobant ses moines dans ses propres mortifications aussi sévères fussent-elles », disait Dom Bernard au vieux frère, si ses traits tardaient à se détendre. Alors Jean-Baptiste, le regard contrit, s'agenouillait devant son abbé et lui baisait la main. Puis il redevenait le frère jovial, facétieux jusque dans son silence.

Le Père Clément était arrivé le huit décembre à Coray ; ne sachant où écrire, pas plus que Jean-Baptiste il n'avait annoncé son arrivée. Coray ne se trouvant sur aucun plan ou horaire, il n'avait eu pour toute indication que le souvenir d'une phrase de Dom Bernard mentionnant que le monastère était situé sur le territoire de l'évêché de Saint-Brieuc. Ainsi était-il arrivé, après un voyage de huit cents kilomètres, à Saint-Brieuc, où il avait obtenu les renseignements nécessaires. Il lui restait une vingtaine de francs ; cette somme lui avait permis d'atteindre Plénée-Jugon ; mais, de là, il lui avait fallu faire route à pied jusqu'à Coray. Après Jugon, ne rencontrant personne à qui demander son chemin, il avait dû entrer dans une ferme ; le maître, un Breton habillé de velours,

L'avait accompagné jusqu'à l'embranchement de Saint-Jacut ; une fois-là, il ne pouvait plus se perdre. La nuit tombait quand il avait aperçu les ruines du monastère.

Dom Bernard avait été très surpris à la vue du moine. Si parfois, contre son gré, la question s'était posée à lui qui d'entre les jeunes de Meylan le suivrait à Coray, le maigre visage à lunettes du Père Clément ne lui était jamais apparu. Le jeune moine n'était pas parmi ceux que l'ancien maître des novices, le Père Alexis, avait appelés « les fanatiques du Père Abbé », quelques années avant la naissance du projet de Coray. Dom Bernard le tenait pour une âme rigide, ennemie de tout enthousiasme ou attendrissement ; son mutisme surprenait même au milieu de moines voués au silence, sans toutefois lui attirer la méfiance de ses compagnons. Non. il n'aurait vraiment pas imaginé que la Sainte Vierge eût conduit précisément celui-ci de ses fils le premier à Coray. On a des surprises jusqu'à la mort.

Le Père Clément ne parla pas beaucoup de Meylan, mais à quelques-unes de ses allusions, on put deviner la profondeur de la crise qui, après le départ de Dom Bernard, avait secoué l'âme des religieux. Cîteaux avait chargé le Père Gueric de la direction provisoire de l'abbaye : ç'avait été une surprise, car tout le monde savait que le Père Gueric - au moins pendant les années qui avaient suivi ses vœux solennels - avait été le collaborateur préféré du Père Abbé, Un temps, celui-ci l'avait chargé de l'économat de l'abbaye, puis, un jour, il l'avait déposé inopinément. Certains avaient prétendu que c'était l'ancien cellérier qui avait mis en garde Cîteaux contre le projet de fondation de monastère du Père Abbé, sans que personne n'ait pu vraiment le certifier.

Maintenant, après Matines, c'étaient trois religieux qui allaient à Merléac célébrer la messe, trois moines noirs comme on disait au village. Pendant ce temps, Jean-Baptiste mettait de l'ordre dans le monastère, apportait de l'eau de la source éloignée, préparait le petit déjeuner que les quatre moines avalaient debout, pour pouvoir s'atteler plus vite au travail. Sous la direction de l'ancien abbé de Meylan, à Coray, la vie prenait peu à peu un cours normal.

A Meylan et déjà à Rosmadec, Dom Bernard avait remarqué qu'à l'approche de Noël, le caractère filial, ingénu des religieux, qui est la base même de l'esprit monacal se manifestait davantage, comme s'ils eussent senti que, pour l'anniversaire de la naissance de l'Enfant, ils étaient dignes de lui dans la mesure où ils redevenaient eux-mêmes des enfants heureux. Dès la veille, Jean-Baptiste avait fait d'importantes emplettes ; aussi, avait-il été désolé quand le compagnon de jeunesse de Dom Bernard, un professeur de Rennes qu'il était allé chercher en voiture à la gare, lui avait remis un énorme paquet : le flair subtil du vieux frère en avait tout de suite identifié le contenu. Qui mangerait maintenant de ses misérables petites tanches (et il avait même pensé au citron) s'il y avait du saumon sur la table ? Mais cet incident lui-même n'avait pu gâter longtemps sa joie à la pensée de la messe de minuit, son vieux coeur s'était mis à battre. (« Il y a plus de cent cinquante ans que l'on n'a pas célébré la messe dans les murs de Coray ; pouvez-vous seulement imaginer ce que je sentirai quand le Père Abbé s'avancera vers l'autel avec le Père Anselme et le Père Clément ? Prêtez-moi donc votre plus belle nappe d'autel », avait-il dit au sacristain de Merléac qui s'était contenté de pousser des hem-hem). Et, sur le chemin du retour, il avait cueilli une grande brassée de bruyère dorée. et d'ajoncs qui, dans ce pays, fleurissent en toutes saisons. Si, dans l'après-midi de Noël, M. le Curé de Merléac leur faisait visite à Coray, il pourrait admirer l'autel fleuri. Pourvu qu'il ne s'aperçût pas de la nappe. La soeur du pauvre Père Robert aurait pu être plus zélée.

Mais le frère Jean-Baptiste n'était pas seul à être sensible à ce parfum de fête : c'est le Père Anselme, ombre au regard lointain, qui, ce matin, l'avait aidé à orner l'autel, et à lisser la chasuble et la dalmatique reçues de Monseigneur de Saint-Brieuc. Il était resté silencieux, mais le geste enfantin avec lequel il avait touché la broderie n'avait pas échappé à l'attention du vieux frère. Qu'il serait beau, le Père Anselme, dans cette chasuble luisante de blancheur et de soie !

Après Vêpres, à l'exception de Jean-Baptiste qui travaillait avec ardeur autour de la maison, ils entrèrent tous dans l'unique pièce

chauffée du monastère elle servait tout à la fois de chauffoir comme il en existait dans les anciennes abbayes, de réfectoire et de bibliothèque, et, en fin d'après-midi jusqu'à la collation, ifs s'y adonnaient au travail intellectuel. M. Bricard, l'ancien condisciple de Dom Bernard, qui, en quête de charité et de chaleur, avait fui son appartement de célibataire pour venir rejoindre les moines de Coray, lisait l'histoire de l'abbaye, ce même petit livre naïvement enthousiaste qu'avait lu l'abbé de Meylan le soir de son arrivée. Le Père Clément qui, déjà à Meylan, s'intéressait à l'archéologie religieuse, étudiait un ouvrage sur la restauration des monuments de la dernière époque du roman, en prenant des notes : au printemps, la tâche lui incomberait de sauver ce que l'on pouvait encore sauver des ruines, de rouvrir les fenêtres murées, de mettre au jour les chapiteaux et les arceaux enfouis. Le Père Anselme lisait une Vie de Saint Jean de la Croix, de parution récente, et Dom Bernard écrivait à ses protecteurs, à l'évêque d'Annecy, à l'évêque de Saint-Brieuc, à M. de Chevron. Il était à Coray depuis deux mois et demi, il se devait de rendre compte de l'emploi de ce temps et des résultats obtenus. C'est à la messe de minuit, cette nuit, que je toucherai de mes lèvres la relique scellée dans l'autel, que m'a donnée votre Excellence. Cette messe marquera une étape importante pour les religieux de Coray : à partir d'aujourd'hui nous devenons plus indépendants du monde extérieur et, chose plus importante encore : nous pouvons aménager notre vie intégralement selon la Règle. Tant que nous avons été privés de la messe monastique, en vain avons-nous suivi les préceptes de Saint Benoît, le point d'appui manquait, à partir duquel s'ordonne la vie quotidienne du religieux. Je ne dois pas cacher à votre Excellence qu'il y a eu des jours difficiles et ce n'est pas à mes seules forces que je dois, les obstacles et les doutes surmontés, de fêter avec mes religieux dans un bonheur parfait la Noël 1936. Ce serait présomption que de croire qu'aucun danger ne menace plus l'avenir de Coray : des difficultés surgiront encore dont nous ne nous doutons point. Mais, le bon Dieu aidant, nous les surmonterons aussi.

A sept heures, au signal de Dom Bernard ; ils interrompirent leur lecture et le frère Jean-Baptiste servit la collation : tanches grillées, salade de pommes de terre et, sur une assiette, des pommes, des noix et quelques dattes. Et pendant que les autres mangeaient, le Père Clément lut les passages de l'Évangile relatant la naissance du Sauveur. Puis ils allèrent se reposer, car Vigiles et la messe de minuit dureraient jusqu'à deux heures du matin. Dix heures sonnaient quand les religieux et l'hôte vêtu de noir pénétrèrent dans l'oratoire ; et l'office commença. Dès qu'ils avaient été plusieurs à Coray, Dom Bernard avait tenu que l'office fût chanté, conformément à la Règle, et non plus récité. « Je n'oublierai jamais ces Vigiles, écrivit M. Bricard dans la lettre où il remerciait son ancien condisciple, de son affectueux accueil de Noël. Pourtant, Coray n'était pas le premier monastère où l'on m'eût offert l'hospitalité, je suis allé à Solesmes, à Rosmadec (lorsque vous y étiez jeune moine), à Ligugé, et ce fut chaque fois un événement que d'assister aux offices. Vous qui vivez continuellement dans cette atmosphère, peut-être ignorez-vous ce qu'on éprouve en assistant à vos offices et en écoutant votre chant. A Coray, il ne pouvait être question de liturgie fascinante, et encore moins de chant artistique. Il manquait, pour cela, les dimensions de l'ancienne église, et son cortège de moines. Mon cœur se serra à la vue de votre pauvre oratoire : des murs nus, des taches d'humidité en place de tableaux, un humble autel dont l'austérité était peine atténuée par les fleurs du vieux frère convers ; au lieu de lutrins, deux chevalets de sapin passés au brou de noix ; à la place des stalles, de simples bancs de bois. Et l'odeur familière, apaisante des églises était remplacée par les relents de pétrole d'une misérable lampe qui menaçait à tout instant de s'éteindre. Mais je ne restai pas longtemps en contemplation, le premier psaume se fit entendre, faible chant gémissant, parfois à court de souffle, de trois moines comme d'enfants égarés qui appellent au secours dans la nuit. Là, dans cet oratoire de Coray, j'ai compris que, sous la beauté, l'harmonie, les prestiges de l'art qui saisissent les sens, se cache en profondeur un autre monde : le monde du sentiment à l'état pur, et de l'extase. Je sentais que Dieu préférerait votre pauvre

chant languissant au chœur le plus admirable, tout comme il préfère les poésies maladroites d'une Sainte Thérèse de Lisieux, à la Divine Comédie. Pourtant, Dieu n'est pas seulement Celui qui récompense la bonne intention et l'innocence du cœur. Il est aussi le parfait Artiste. Oh ! avec quelle envie je contemplais vos visages transfigurés qui s'étaient comme détachés de leurs faibles corps pour rendre témoignage au Créateur qu'il n'avait pas, malgré tout, à regretter d'avoir créé l'homme. Et déjà votre chant plaintif ne m'apparaissait plus comme étrange. C'était comme s'il venait des profondeurs, des ténèbres vibrantes des catacombes. Il n'aurait pas fallu tellement d'imagination pour que l'obscur oratoire humide, au plafond bas, où quatre chrétiens adoraient le Dieu incompris et persécuté, se transformât en catacombe. Le Père Anselme a raison la mission de Coray, c'est qu'à l'ombre de ses murs, quelques religieux essayent d'y vivre avec la même foi et la même espérance que les premiers chrétiens vivant dans leurs antres souterraines. Nous autres, qui vivons dans le siècle, avons perdu le sens de la vie ; mais nous n'en prenons conscience que quand la main spectrale de cet autre de cet unique monde nous touche - comme elle m'a touché à Coray. »

Après Matines, Dom Bernard, selon l'autorisation qu'il en avait reçue de Monseigneur, avait béni l'autel, puis commencé la messe chantée, la première messe à Coray depuis cent cinquante ans. La voix de Dom Bernard sonna, cette fois, claire, et le visage du Père Clément, lui-même, s'attendrit lorsqu'il chanta l'épître : une partie de la lettre de Saint Paul à Tite. Et M. Bricard s'aperçut que le frère Jean-Baptiste pleurait à côté de lui.

Le lendemain matin, Jean-Baptiste alla chercher de l'eau, mais à peine fut-il sorti, que, lâchant ses seaux, il retourna en courant au monastère, droit au réfectoire où les religieux et l'hôte étaient en train de parler de projets concernant Coray.

- Révérend Père Abbé, fit le vieux frère convers, - et sa voix s'étrangla et son visage bouleversé trahit l'indignation la plus vive -, voulez-vous venir voir, ces misérables sont encore venus, et juste la nuit de Noël. Ils ont tout charbonné le mur.

Ils sortirent tous. Sur le mur, récemment blanchi, une main avait barbouillé avec du charbon de bois :

ILLUMINÉS

Les lettres d'un mètre de haut, toutes *biscornues*, grimaçaient sur le mur leur baine noire.

- *Oui, fit Dom Bernard, aux yeux de ces hommes, nous sommes des illuminés : nous avons installé notre demeure entre ces ruines, dans une maison qui ne pouvait même pas servir d'étable ; pourtant, personne ne nous avait chassé du lieu où nous habitons. Aux yeux du siècle, nous n'en sommes que plus illuminés. Mais cela est naturel : que peuvent-ils voir d'autre en nous qui, de notre propre gré, avons renoncé à tout ce qui donne son sens à une vie dans le monde ? Nous avons aliéné volontairement et en toute conscience notre indépendance et notre liberté pour devenir les esclaves de Dieu, devant sa volonté, heureux de deviner sa pensée, esclaves qui, s'ils espèrent une récompense pour leur abnégation, ne l'attendent pas en ce monde. Nous avons renoncé aussi à l'argent et à tout ce qu'il offre ; nous avons renoncé à la puissance qui procure une ivresse plus profonde que celle de l'or, nous avons renoncé aux jouissances, aux plaisirs de la chair et de l'esprit. Il n'existe pas d'homme sur terre que le bon plaisir d'un tyran ou la cruauté aveugle des éléments puissent mieux dépouiller que nous ne sommes dépouillés. Et pourquoi ? Pour l'idée fixe, impossible à chasser de nos têtes qu'en agissant ainsi, nous faisons quelque chose d'agréable à Dieu. Cela, le monde peut encore moins le comprendre. Si nous agissions en orgueilleux stoïques, on nous donnerait en modèle à la jeunesse et aux meurt-de-faim. Mais renoncer à tout pour l'amour d'un Dieu qui, s'il existe, ne peut exiger pareille absurdité - pareille monstruosité, comme ils disent - cela n'a pu naître que dans le cerveau d'un illuminé.*

Il se tut, promena ses mains sur le mur comme pour caresser les lettres noires, puis, sans savoir de qui il répétait les mots, il dit ceci :

- Quel bonheur de savoir que le monde nous prend pour des illuminés... Ces malheureux croyaient nous piquer au vif en écrivant ce mot sur le mur de Coray mais le bon Dieu a permis qu'ils nous causent de la joie par cet acte. Mon frère - et il se tourna vers le vieux qui était encore tout indigné que ces gens-là eussent justement choisi la nuit sainte pour enlaidir le monastère, je

vous défends de faire disparaître cette inscription. Elle restera sur ce mur jusqu'à ce que la pluie l'ait lavée ou que celui qui l'a griffonnée l'ait effacée.

Jean-Baptiste s'éloigna d'un pas tranquille avec ses seaux, et ils s'en retournèrent au chauffoir. Et le Père Anselme qui, jusqu'ici, avait écouté silencieux les paroles de Dom Bernard, se mit à parler :

- Et si, aux yeux du siècle, nous passons pour des illuminés, dit-il, la vérité nous oblige à dire que nous aussi nous croyons que le monde délire. Nous ne le proclamons guère, la pitié nous empêche de tourner en dérision ces malheureux, d'autant plus que cette lueur trouble qui se lit en leur regard est le fait d'un héritage dont ils ne sont pas responsables ; mais en notre for intérieur parfois sommes-nous obligés, de loin en loin, de constater cette disgrâce. Que penser, en effet, de ceux qui, dès l'éveil de leur conscience jusqu'à cette autre enfance qu'on nomme la vieillesse, tendent leurs mains frénétiques vers les perfides fruits de la richesse, du pouvoir, de la volupté ? Parfois s'imaginent-ils avoir décroché quelque chose, et bien que seul un arrière-goût d'amertume leur soit resté à la bouche, tristes mais incompréhensiblement entêtés, ils continuent de se dresser sur la pointe des pieds. S'ils étaient raisonnables, ils s'avoueraient qu'après chaque fruit une soif plus ardente les tenaille, et ce qui donne davantage à réfléchir pendant le moment même où le fruit convoité chatouille leur palais, ils n'éprouvent rien d'extraordinaire. Mais, dans leur égarement, ils espèrent toujours que le suivant sera plus savoureux, ils espèrent, espèrent jusqu'à ce que la mort clémente joigne leurs mains frémissantes sur leur poitrine. La vie n'est qu'un moment, énoncent-ils parfois, après il n'y a rien ou pire qu'elle ; il serait trop dommage de ne pas mettre à profit ce moment. Ceux qui parlent ainsi ignorent qu'il s'agit là précisément de l'enjeu le plus grand que puisse concevoir la raison humaine : notre sort dans l'éternité.

- Il s'agit de savoir, dit M. Bricard, qui est en fin de compte l'illuminé : le moine qui renonce au siècle ou celui qui traite d'illuminé le moine. Un jour il faudra que la vérité éclate ; sinon ce serait le monde qui aurait raison.

- Le monde n'aurait pas raison même s'il n'y avait rien après ce moment qu'est la vie. Il est vrai que la plupart des théologiens prétendent que la notion de péché est corrélative à celle de Dieu : si Dieu n'existe pas, c'est un non-sens que de parler de péché, de vertu ; de bonne action ; s'il n'y a pas de Dieu, il faut être fou à lier pour de son propre gré renoncer à quoi que ce soit. Mais je ne partage pas ce sentiment, et je ne crois pas être seul de mon opinion. Si quelqu'un entraît ici maintenant et me prouvait d'une façon absolue que je me suis trompé en croyant à l'existence de Dieu (j'insiste : de façon à ne laisser subsister en moi le moindre doute), peut-être cesserais-je de prier, mais je continuerais de vivre comme j'ai vécu jusqu'ici ; je persévérais dans mon renoncement, bien que sachant que je n'en tirerais pas de récompense même dans l'au-delà, puisque cet au-delà n'existerait plus. Quelqu'un ayant demandé au futur saint Louis de Gonzague, alors qu'il jouait à la balle, ce qu'il ferait s'il apprenait qu'il n'avait plus qu'une demi-heure à vivre, le jeune saint lui répondit : « Je continuerais à jouer à la balle. » Si on lui avait demandé ce qu'il ferait s'il apprenait tout même ment que Dieu n'existait pas, selon toute probabilité aurait-il répondu : « Je continuerais à jouer à la balle. »

Dom Bernard jeta un coup d'oeil sur le réveil : c'était l'heure de Sexte ; puis, se tournant vers le Père Anselme, il dit :

- Probablement aussi suivrais-je cet exemple, mais alors ce ne serait pas sans raison que le monde nous traiterait d'illuminés. D'ailleurs, la plupart des hommes ne vivraient pas plus laidement si on leur prouvait que ce Dieu dont ils admettent malgré tout l'existence - bien que leurs actes ne le prouvent guère - n'est qu'une fiction ils ne changeraient pas, car leur coeur ne pourrait être plus dur, ils ne sauraient être plus menteurs, plus luxurieux.

Il se tut, puis, d'une voix plus fière, il ajouta :

- Frères illuminés, allons à Sexte.

Le Père Clément avait promis à l'hôte de lui faire visiter les ruines, l'après-midi. Vers quatre heures, la pluie ayant cessé, pendant que Dom Bernard et le Père Anselme allaient à la rencontre du curé de Merléac, ils se rendirent sur les lieux.

- Naturellement, il est difficile aujourd'hui d'imaginer Coray dans sa splendeur, expliqua le jeune religieux. Pour s'en faire une juste idée, il faut connaître les usages des Cisterciens en ce qui concerne leurs constructions. Où qu'ils se fussent fixés, les moines de Cîteaux bâtissaient leur monastère selon le même plan. En rentrant, je vous montrerai le plan de Coray ; je l'ai dressé d'après les vestiges, mais il s'accorde avec celui des autres monastères de l'époque. Pour le style, les Statuts de l'Ordre ne précisaient rien ; mais la disposition du corps de bâtiment était en rapport si étroit avec les coutumes liturgiques et conventuelles que l'on ne pouvait s'en écarter d'une façon notable sans s'exposer à jeter la perturbation dans les observances, à troubler la régularité ce qu'il fallait éviter avant toutes choses. Un style au choix, un aménagement selon des règles fixes. Et nous pouvons ajouter ce troisième trait cistercien : simplicité partout. Pour des motifs inspirés sans doute par l'idéal de la pauvreté mais aussi par des raisons plus ou moins mystiques, non seulement tout luxe, toute recherche, mais encore toute ornementation proprement dite étaient absolument exclus des bâtisses cisterciennes. Il serait trop rapide d'en conclure que ces moines avaient banni la beauté et l'art ; bien au contraire, les connaisseurs apprécient tout particulièrement la qualité artistique des édifices cisterciens des XII^e et XIII^e siècles. L'absence de motifs purement décoratifs souligne encore la pureté des lignes ; et les aspirations les plus profondes, les plus pures de l'âme reçoivent ici une parfaite satisfaction, car rien de banal ou de vulgaire ne vient troubler le recueillement.

Ils arrivèrent à l'ancienne église. Des deux côtés, les murs étaient encore debout, mais on avait bouché les fenêtres, et les plantes grimpantes avaient tout envahi.

- Parmi les bâtiments de Coray, c'est l'église qui est dans le meilleur état, continua le Père Clément. Elle dut être terminée vers la fin du XII^e siècle, car ses voûtes et ses fenêtres sont caractéristiques du style de transition en usage à cette époque. L'église cruciforme à trois nefs, avec son transept allongé, est entièrement conforme au plan typique cistercien. Au XVII^e siècle, les abbés commendataires plaignaient l'argent pour l'entretien des

vitraux, aussi firent-ils boucher la plupart des fenêtres et laissèrent-ils tomber en ruines les nefs latérales. Même ainsi, sans bas-côtés ni porche, l'effet est saisissant. Regardez les chapiteaux taillés dans le granit du pays : on a emprunté les fleurs et autres motifs qui les décorent la végétation environnante, il n'y a qu'un pilier du transept dont je n'aie pu encore identifier les sculptures. Ils firent quelques pas. L'hôte marchait tout ému entre ces murs séculaires.

- A l'exception des chapelles du transept, reprit le moine, l'église n'a jamais été voûtée selon la coutume bretonne, ' elle était couverte d'un lambris de bois masquant la charpente et le toit. Au centre du transept s'élevait une flèche légère en bois, renfermant les deux cloches conventuelles. L'église communiquait avec le cloître sur l'emplacement duquel nous nous trouvons maintenant. Comme vous le voyez, il ne reste rien du cloître qui était rectangulaire et couvert. A la Chandeleur, le Dimanche des Rameaux et le jour de l'Ascension les processions liturgiques avaient lieu ici ; et chaque soir avant complies c'était également ici que l'on faisait la lecture aux religieux assis sur des bancs. Cette coutume a été conservée jusqu'à nos jours dans les abbayes cisterciennes. Ici l'on peut voir - et il désigna une niche voûtée, divisée en compartiments l'*armarium*, la bibliothèque commune. Quand on ne connaît pas les coutumes monacales, on s'imagine que ce sont des tombeaux. En plus de la bibliothèque commune laquelle les moines avaient libre accès, il y avait une autre bibliothèque contiguë à la sacristie. C'est cette bibliothèque qui, avec l'entrée de la salle capitulaire, s'est conservée dans le meilleur état ; sa voûte, bien que faite de schistes, s'est parfaitement maintenue ; il n'y a que le mur de séparation qui ait disparu. Mais de tous les vestiges de l'ancien Coray, la façade de la salle capitulaire est ce qu'il y a de plus beau ; si tout le monastère était aussi beau, ce qui est probable, ses constructeurs avaient réussi à démontrer que les Cisterciens, bien que répugnant à toute ornementation inutile, étaient des artistes inspirés...

Ils s'arrêtèrent devant la façade du Chapitre : un énorme portail cintré flanqué de chaque côté d'une arcade formée de deux voûtes géminées, le tout ouvert, sans aucune fermeture, car les

séances du Chapitre étaient publiques, et du cloître on pouvait y assister. Les arcades latérales étaient ornées de colonnettes élégantes.

- Comme c'est étrange, fit l'hôte, les murs de l'église menacent de s'écrouler tandis que ces fragiles colonnes se dressent aussi jeunes qu'il y a sept ou huit siècles.

On entendit des pas. Dom Bernard s'approcha, accompagné du curé de Merléac.

- Si vous le permettez, dit à M. Bricard le jeune moine, nous continuerons demain.

- Il vous faudra revenir cet été pour la Saint-Bernard, dit Dom Bernard en se tournant vers son ancien condisciple. D'ici là le Père Clément aura rouvert les fenêtres murées et déblayé les alentours du cloître. C'est tout ce que nous pourrons faire pour l'instant ; tout au plus débarrasserons-nous les murs de l'église des sarments qui les envahissent.

Ils se dirigèrent lentement vers le monastère. Un vent tiède soufflait et toute menace de pluie semblait avoir disparu comme par une gracieuseté spéciale de la Bretagne en l'honneur de cette fête. A la vue du paysage doucement mélancolique, Dom Bernard se souvint de la Noël dernière, à Meylan. Pendant la nuit, la neige avait tout à fait recouvert l'abbaye, et la toiture de l'aile ouest, celle des chambres d'hôtes, s'était effondrée dans un bruit de tonnerre. Et pendant l'après-midi de ce jour de fête - il y avait un an de cela - les moines, excepté les deux vieux frileux, le Père Gueric et le Père Laurent, étaient sortis dans le jardin et, au signal du Père Abbé, s'étaient mis à se battre à coups de boules de neige. Silencieusement, sans un seul mot. Dans leurs coules blanches, avec leur capuchon pointu sur la tête, on aurait pu les prendre pour des fantômes se livrant à une cérémonie mystérieuse. Autour tout était blanc, aussi, aux flancs de la Belle-Étoile et de la Sambuy, et jusqu'aux arbres qui scintillaient dans leur blancheur ; les quatre frères convers dans leur bure, étaient comme quatre taches brunes sur la fourrure déployée d'un énorme ours polaire. Dom Bernard, lui aussi, avait pris une poignée de neige et l'avait lancée sur le Père Louis qu'il avait atteint à la nuque. Le jeu

avait duré tout juste dix minutes, à son signal, les moines avaient secoué leur coule, et continué leur promenade paisible, en file sur le large mur d'enceinte. Ç'avait été comme une vision de rêve.

Devant l'ancien abbé de Meylan c'est en effet semblable à une vision que surgit cette image étrange, se profilant sur ce fond de montagnes qu'il ne reverra jamais. Mais l'apparition n'a duré qu'une seconde, et les trois hommes qui marchent à ses côtés n'ont pu remarquer son sourire mélancolique.